Prix : 1 franc.

LES POÈTES RELIGIEUX

INRI



Leo Dorival 12

SOCIÉTÉ DES ÉDIT[EURS]
LOUIS - MICHA[UD]
168, Bd SAINT-GERM[AIN]
PARIS

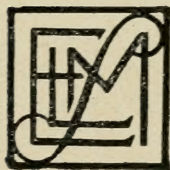
Les Poètes Religieux

ANTHOLOGIE DU XIII[e] SIÈCLE A NOS JOURS

Choix, Préface et Notes

PAR

LÉON LARMAND



SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS
LOUIS-MICHAUD
168, Boulevard Saint-Germain
PARIS

PRÉFACE

Nul recueil anthologique ne pourrait, mieux que celui-ci, se passer de préface. La religion a été à tous les âges et sous tous les cieux, l'une des plus fécondes et la plus pure des sources de la poésie. L'énigme de sa destinée et l'inquiétude de son avenir sont les sentiments les plus naturels à l'homme, et c'est le propre de sa nature que de les éprouver. Jeté dans un monde auquel il demande vainement une explication et une assurance, il sent son impuissance et son isolement et il met son espoir dans la force et la bonté d'un Dieu. Cette foi en un maître souverain, les uns l'ont reçue de ceux dont ils ont reçu la vie; on a croisé leurs petites mains devant son image et l'on a habitué leurs jeunes lèvres à prononcer son nom, avant même qu'ils le pussent comprendre; de ceux-là, certains ont conservé, dans une âme toujours paisible, la confiante religion de leurs premières années, d'autres ont été secoués par des orages intérieurs : pareil aux vents du nord, le doute a battu et parfois tout à fait déraciné leurs croyances, mais souvent aussi il a laissé subsister en eux un germe vivace qui lève lentement et douloureusement. Ils le sentent au fond d'eux-mêmes; la foi qu'ils croyaient avoir rejetée les travaille encore, et leur esprit ne peut se distraire de ce qu'un poète contemporain a appelé « l'inquiétude de Dieu ». On peut les comparer aussi à ceux-là qui auraient abandonné la maison dans laquelle ils ont toujours vécu et où ils avaient toutes leurs commodités, et qui seraient allés chercher un abri dans une demeure nouvelle à laquelle ils n'arriveraient pas à s'accoutumer et dont la solidité leur serait toujours suspecte. On les imagine regagnant péniblement dans le remords et dans l'angoisse la vieille et confortable maison d'autrefois; et, lorsqu'ils l'ont retrouvée, on devine leur joie et l'humilité

de leur pauvre âme qui avait eu la présomption de s'affranchir de la tutelle divine.

Il en est aussi qui, nés loin de Dieu, portent dans la vie un cœur troublé : ils cherchent laborieusement une certitude, car une certitude leur est nécessaire, et ils ne savent où la trouver; ils cheminent donc à tâtons dans les ténèbres, mais ils voient enfin la clarté poindre, puis, peu à peu, croître et resplendir. Ceux-là sont alors tout reconnaissance et tout enthousiasme. Ils ne retrouvent pas un bien qu'ils avaient perdu et dont ils ont souffert l'absence; c'est un bien nouveau qu'ils conquièrent et qui donne à leur cœur la paix désirée.

Ceux qui n'ont jamais connu Dieu ou qui l'ont abandonné à jamais ne sauraient être mentionnés dans cette brève préface, car il ne leur est fait aucune place dans le recueil.

On n'y trouvera que des poètes qui aient chanté ou cherché Dieu. Leur nombre n'est pas aussi grand, ni la place faite à chacun d'eux aussi large qu'il l'aurait fallu si l'on avait prétendu être complet. Un tel recueil aurait dû avoir une ampleur démesurée. Il a donc fallu faire un choix un peu strict et se résigner à laisser en dehors beaucoup de poèmes d'une grande beauté. Mais, du moins, depuis le trouvère Rutebœuf, jusqu'aux jeunes poètes contemporains, que, bien qu'ils ne constituent pas un groupement, on appelle « le groupe spiritualiste », on trouvera dans les pages qui suivent les noms de la plupart de ceux qui ont fait exprimer à la poésie française l'inquiétude ou l'adoration du divin.

Naturellement presque toutes les pièces que nous y avons réunies sont d'inspiration catholique; quelques-unes seulement sont l'œuvre des poètes appartenant à la religion réformée, et une seule, L'Hymne à l'Etre Suprême, *de Desorgues, est un acte de foi indépendant de toute confession.*

On trouvera donc ici de nombreuses prières, depuis celle, admirable, que François Villon, à la requête de sa mère,

adressa à Notre-Dame; quelques chants de Noël dont il existe un si grand nombre dès le XVe siècle et de si naïfs, de si frais, de si gauchement poétiques; d'assez nombreuses traductions de psaumes, car beaucoup de nos poètes se sont inspirés des psaumes de l'Eglise, et l'on doit citer parmi ceux-là Clément Marot, Baïf, Racan et, par-dessus tous les autres, Pierre Corneille, dont les poésies spirituelles sont à la fois et très belles et très nombreuses; on y rencontrera, depuis La Lyre chrétienne, *de Joachim du Bellay, jusqu'au* Jéhovah, *de Victor Hugo, des odes lyriques; — enfin dans l'*Espoir en Dieu, *d'Alfred de Musset, on verra, exprimés avec la plus poétique éloquence, le tourment de l'infini et le besoin d'une foi.*

Ces brèves indications suffisent à marquer quelle variété nous avons tâché de mettre dans ce recueil; nous nous sommes efforcé de le varier encore par le choix des poètes que nous y avons admis; autour des plus grands, auxquels nous aurions pu emprunter toute notre matière, nous avons voulu en grouper dont l'importance est secondaire; nous y avons introduit de moindres encore et quelques-uns même qui sont presque inconnus; c'est à ce prix qu'à défaut d'un tableau complet de notre poésie religieuse, nous en avons, espérons-nous, donné du moins une vue d'ensemble, et que dans cette collection d'anthologies poétiques, ce petit volume pourra être bien accueilli.

LÉON LARMAND.

CHOIX DE POÉSIES

RUTEBEUF (1)

(XIIIe SIÈCLE)

LES IX JOIES DE NOTRE-DAME OU LE DIT DES PROPRIÉTÉS DE NOTRE-DAME (2)

Reine de pitié, Marie,
En qui déité pure et claire
A mortalité se marie,
Tu es vierge et fille et mère.
Vierge enfantas le fruit de vie ;
Fille, ton fils ; mère, ton père ;
Moult a de noms en prohétie,
Et n'y a nom qui n'ait mystère.

Tu es sœur, épouse et amie
Au roi qui toujours fut et ère (3) ;
Tu es vierge sèche et fleurie,
Doux remède de mort amère ;

---

(1) Le trouvère Rutebeuf vivait au temps de saint Louis et de Philippe Le Hardi, mais on ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. On trouve dans un de ses poèmes qu'il se remaria le 2 janvier 1261 ; mais nulle part il n'indique la date de son premier mariage. On ne sait pas non plus où il naquit ; il vécut à Paris. C'était un pauvre hère, insouciant, généreux, aimant la bonne chère, et qui dissipait sans réfléchir le peu d'argent qu'il recevait. On l'a comparé à Villon pour le talent et la misère, mais il avait plus d'honnêteté.

(2) Nous donnons seulement les passages principaux de ce poème.

(3) Sera.

Tu es Esther qui s'humilie,
Tu es Judith qui beau se père (1) :
Aman en pert sa Seigneurie
Et Holupherne le compère...

Dame, toi doit-on réclamer (2)
En tempête et en grand orage ;
Tu es étoile de la mer,
Toi, doit-on servir et aimer ;
Tu es ancre, nef et rivage.
Tu es fleur de l'humain lignage
Tu es la colombe sans tache (3),
Qui porte aux captifs leur message.

Tu es château, roche hautaine,
Qui ne craint ast ni survenue (4) ;
Tu es le puits et la fontaine
Dont notre vie est soutenue,
Le firmament de qui haleine
Verdure est en terre épandue (5),
Aube qui le jour nous ramène,
Turtre qui ses amours ne mue (6) !...

Tu as des vertus les prémices :
C'est ton droit, c'est ta propre rente.
Tu es l'aigle et le phénix
Qui du soleil reprend jouvente (7),
Lande de fleurs, chambre d'épices,
Baume, cannelle, encens et menthe,
Notre paradis de délice,
Notre espérance, notre attente !

Dame de la haute cité
A qui tout porte révérence,

(1) Se pare.
(2) Prier.
(3) Le texte exact est : « Tu iez li colons senz ameir. »
(4) Qui ne craint assaut ni surprise.
(5) Le firmament par l'haleine duquel verdure est en terre épandue.
(6) Tourterelle qui ses amours ne change.
(7) Jouvence, jeunesse.

De tout étions déshérités
Par une général' sentence :
Tu en as le mont (1) acquitté.

Tu es salut de notre essence,
Balai de notre vanité,
Crible de notre conscience,
Temple de sainte Trinité,
Terre imprégnée sans semence,
Et lumière de vérité,
Et aumaires de sapience,
Et hysope d'humilité,
Et le sceptre de providence (2),
Et le lys de virginité,
Et la rose de patience.

FRANÇOIS VILLON

(1431-?) (3)

BALLADE

QUE VILLON FIT A LA REQUÊTE DE SA MÈRE POUR PRIER NOTRE-DAME

Dame du ciel, régente terrienne,
Emperière (4) des infernaux palus (5),
Recevez-moi, votre humble chrétienne,
Que comprinse (6) sois entre vos élus,

---

(1) Le montant.
(2) Variantes : Et le cèdre de sapience, —
Et le fleuve de providence.
(3) La date de la mort de François Villon n'est pas connue.
(4) Impératrice, souveraine.
(5) Marais.
(6) Comprise.

Ce nonobstant qu'oncques (1) rien ne valus.
Les biens de vous, ma dame et ma maîtresse,
Sont trop plus grands que ne suis pècheresse,
Sans lesquels biens âme ne peut mérir (2)
N'avoir (3) les cieux, je n'en suis jengleresse (4).
En cette foi je veux vivre et mourir.

A votre Fils dites que je suis sienne ;
Que de lui soient mes péchés abolus (5) ;
Pardonnez-moi comme à l'Egyptienne (6)
Ou comme il fit au clerc Théophilus,
Lequel par vous fut quitte et absolus (7),
Combien qu'il eût au diable fait promesse.
Préservez-moi que je ne fasse ce ;
Vierge, pourtant, me veillez impartir (8)
Le sacrement qu'on célèbre à la messe.
En cette foi je veux vivre et mourir.

Femme je suis pauvrette et ancienne,
Ni rien ne sais ; oncques lettre ne lus ;
Au monstier (9) vois dont je suis paroissienne
Paradis peint, où sont harpes et luths
Et un enfer où damnés sont boullus (10) :
L'un me fait peur, l'autre joie et liesse.
La joie avoir, fais-moi, haute Déesse,
A qui pécheurs doivent tous recourir,
Comblés de foi, sans feinte ni paresse.
En cette foi, je veux vivre et mourir.

(1) Jamais.
(2) Mériter.
(3) Ni avoir.
(4) Menteuse.
(5) Pardonnés, abolis.
(6) Sainte Marie l'Egyptienne.
(7) Pardonné, absous.
(8) Accorder.
(9) Moutier, couvent.
(10) Bouillis.

Envoi

Vous portâtes, Vierge, digne princesse,
Jésus régnant, qui n'a ni fin ni cesse.
Le Tout-Puissant, prenant notre faiblesse,
Laissa les cieux et nous vint secourir ;
Offrit à Dieu sa très claire jeunesse ;
Notre Seigneur tel est, tel de confesse.
En cette foi je veux vivre et mourir.

PIERRE GRINGOIRE

(1475-1540 ?)

PSAUME

Prenez en Dieu votre esjouyssement
Qui habitez en ce bas territoire,
Craindre le faux et servir promptement
Si vous voulez faire œuvre méritoire.

Présentez-vous devant sa digne face
Humbles en cœur de prompte volonté,
De le prier chacun son devoir fasse
Bien espérant de l'infinie bonté.

Sachez pour vrai qu'il est Dieu et Seigneur
Qui nous a fait ; nous sommes sa facture (1).
Du monde c'est le digne gouverneur
Qui a le soin de toute créature...

Louez son nom qui est doux et bénin,
Car éternelle est sa miséricorde,

---

(1) Son œuvre.

Sa vérité persévère sans fin,
De lieu en lieu, de concorde en concorde.

La gloire soit au père et fils aussi.

HYMNE A LA VIERGE

Dame d'honneur par-dessus les étoiles
Exaltée es très glorieusement,
Allaité as de tes saintes mamelles
Celui qui t'a créé providamment.

Par le fruit que mangea notre grand'mère
Du lien de paix fûmes privés jadis,
Mais ton saint fruit nous ôte de misère
En nous rendant la joie et paradis.

Tu es la porte où passa le haut Roy,
Porte dorée et toute lumineuse.
Quand il nous vint tous mettre hors d'émoi :
Toutes gens dont faites chère joyeuse.

Gloire à toi, noble et puissant Seigneur
De mère né qui est vierge et pucelle,
Au père aussi, et Saint-Esprit honneur,
Tous trois régnant en la gloire éternelle.

ROBERT ANGOT

(?-1540)

SONNET

Hélas ! que vous entrez dans un pauvre logis,
Seigneur, qui méritez un Louvre incomparable !
Que vous entrez, hélas ! en un lieu misérable
Au prix de vos Palais d'inestimable prix !

Le porphyre, le bronze et les marbres chéris
N'illustrent pas, Seigneur, ce lieu désagréable ;
Vos yeux n'y verront pas ce lustre inimitable
Dont les Rois de la terre étonnent nos esprits.

Mais d'autant que l'humeur de votre grand' clémence
Préfère la simplesse à la vaine apparence
Et celui dont le cœur marche sous votre loi,

O Dieu, de qui je pris mon être, mon visage,
Vous offrant humblement ce cœur que je vous doi,
Que sauriez-vous, hélas ! désirer davantage ?

PRIÈRE A DIEU POUR LE MATIN

STANCES

Seigneur, le jour s'avance ; et m'avançant à vous
Puissé-je en votre honneur commencer la journée !
Puissé-je y faire voir, ô Seigneur ! devant tous
Mon dessein commencé, mon œuvre terminée.

Ainsi que le soleil, par son divin flambeau,
Fait naître au mois de mai mille beautés propices,
Votre accès, ô mon Dieu, si propice et si beau,
Fait germer dans mon cœur un printemps de délices.

Quand le soleil se lève, il dissipe la nuit,
Quand votre œil m'apparaît mes inquiétudes cessent ;
Sitôt que la nuit vient, le beau soleil s'ensuit,
Quand le péché me suit, vos grâces me r'adressent.

Au lever du soleil, l'image de Memnon
Nous produit des effets et nous fait des miracles ;
Quand ma muse s'enflamme au feu de votre nom,
Elle conçoit des fruits et produit des oracles.

Sans l'ardeur du soleil, qui nous est si requis,
La terre serait manque au cours de notre vie ;

Mon âme ainsi n'a rien, ni de beau, ni d'exquis,
Si son attente n'est de vos faveurs suivie.

Le Turc adore ici le lever du soleil ;
Moi, qui croyant aux lois de votre sainte bouche,
J'invoque, ô Tout-Puissant, votre divin conseil
Quand mon âme se lève et quand mon corps se couche.

MELLIN DE SAINT-GELAIS

(1491-1558)

ORAISON D'UN AMI POUR SA MIE MALADE

Dieu qui voulus le très-haut ciel laisser
Et ta hautesse en la terre abaisser,
Là où santé donnas à maints et maintes,
Veuilles ouïr, de toutes mes complaintes,
Une sans plus ; veuilles donner santé
A celle-la par qui suis tourmenté.
Ta sainte voix en l'Evangile crie
Que tout vivant pour son ennemi prie :
Guéris donc celle, ô médecin parfait,
Qui m'est contraire et malade me fait !
Hélas ! Seigneur, il semble, tant est belle,
Que plaisir pris à la composer telle.

Ne souffre pas à venir cet outrage !
Son embonpoint commence à se passer ;
Jà ce beau teint commence à s'effacer,
Et ces beaux yeux clairs et resplendissants,
Qui m'ont navré, deviennent languissants.
Il est bien vrai que cette grand' beauté
A desservi, pour sa grand' cruauté,
Punition ; mais, Sire, à l'avenir
Elle pourra plus douce devenir.



L'Adoration des Bergers, *d'après* Raphaël, *(Loges du Vatican.)*

Pardonne-lui, et fais que maladie
N'ait point l'honneur de la rendre enlaidie :
Assez à temps viendra vieillesse pâle,
Qui de ce faire a charge principale.
Et cependant, si tu la maintiens saine,
Ceux qui verront sa beauté souveraine
Béniront toi et ta fille Nature
D'avoir formé si belle créature.
Et de ma part ferai un beau cantique,
Qui chantera le miracle authentique
Que fait auras admirable à chacun
D'en guérir deux en n'en guérissant qu'un ;
Non que pour moi je lève au ciel la face,
Non que pour moi prière je te fasse,
Car je te dois supplier pour son bien,
Et je la dois requérir pour le mien.

CHANT DE LA NAISSANCE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

D'où vient l'esjouissance
Qui mon cœur a surpris ?
Je n'ai pas la puissance
D'arrêter mes esprits.
Je n'aurais pas appris
De me voir tel,
De chanter suis épris :
Noël ! Noël !

Est-ce que je devine
S'approcher la saison
Que la bonté divine
Nous ôta de prison
Quand Dieu prit la maison
D'homme mortel ?
De chanter ai raison :
Noël ! Noël !

O nuit plus reluisante
Que jour qui ait été,

Qui fûtes produisante
L'éternelle clarté,
Qui nous mit en été
    Perpétuel,
A droit vous est chanté :
    Noël ! Noël !

Les clairs signes célestes
Furent vos messagers,
Que virent, manifestes,
Trois sages étrangers ;
Et les anges légers
    Du Supernel
Vinrent dire aux bergers :
    Noël ! Noël !

Lors cessa tout oracle,
Et n'eut plus de crédit.
Le royal habitacle
De Juda se perdit.
C'était le temps prédit
    De Daniel.
Bien fait mal qui n'en dit :
    Noël ! Noël !

Autre oracle, autre sceptre,
Autre bien promettant,
Et autre est le grand prêtre
Pour nous s'entremettant
    Sur autre autel
Pour qui allons chantant :
    Noël ! Noël !

Nuit donc pleine de joie,
D'où tout bien est venu,
Quelque part que je soye,
Franc ou serf détenu,
De moi sera tenu
    Très-solennel
Ce saint temps revenu :
    Noël ! Noël !

MARGUERITE DE NAVARRE

(1492-1549)

PENSER EN LA PASSION...

Penser en la passion
De Jésus-Christ,
C'est la consolation
De mon esprit.

Seigneur quand viendra le jour
Tant désiré,
Quand je serai par amour
A vous tiré,
Et que l'union sera
Telle entre nous
Que l'épouse on nommera
Comme l'époux ?

Ce jour de noces, Seigneur,
Me tarde tant,
Que de nul bien ni d'honneur
Ne suis content ;
Du monde ne puis avoir
Plaisir ni bien :
Si je ne vous y puis voir,
Las ! je n'ai rien.

Si de votre bouche puis
Etre baisé,
Je serai de tous ennuis
Bien apaisé.
Baisez-moi, accolez-moi,
Mon Tout en tous,
Unissez-moi par la Foi
Du tout à vous.

Essuyez des tristes yeux
Le long gémir,

Et me donnez pour le mieux
Un doux dormir.
Car d'ouïr incessamment
Vos saints propos,
C'est parfait contentement
Et sûr repos.

CLÉMENT MAROT

(1495-1544)

CHANT DE MAY

(1526)

En ce beau mois délicieux,
Arbres, fleurs et agriculture,
Qui durant l'hiver soucieux
Avez été en sépulture
Sortez, pour servir de pâture
Aux troupeaux de plus grand Pasteur :
Chacun de vous en sa nature
Louez le nom du Créateur.

Les servants d'amour furieux
Parlent de l'amour vaine et dure,
Où vous, vrais amants curieux,
Parlez de l'amour sans laydure :
Allez aux champs, sur la verdure,
Ouïr l'oiseau parfait chanteur ;
Mais du plaisir, si peu qu'il dure,
Louez le nom du Créateur.

Quand vous verrez rire les cieux,
Et la terre en sa floriture,
Quand vous verrez devant vos yeux
Les eaux lui bailler nourriture,

Sur peine de grand' forfaiture
Et d'être larron et menteur,
N'en louez nulle créature.

Envoi

Princes, pensez, vu la facture,
Combien puissant est le facteur ;
Et vous aussi, mon écriture,
Louez le nom du Créateur.

L'ORAISON DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Père de nous qui là-haut es aux cieux,
Sanctifié soit ton nom précieux ;
Advienne tôt ton saint règne parfait ;
Ton vueil en terre ainsi qu'au ciel soit fait ;
A ce jourd'huy sois nous tant débonnaire,
De nous donner notre pain ordinaire ;
Pardonne-nous les maux vers toi commis,
Comme faisons à tous nos ennemis,
Et ne permets, en ce bas territoire,
Tentation sur nous avoir victoire ;
Mais du malin cauteleux et subtil
Délivre-nous, ô Père. Ainsi soit-il.

LA SALUTATION ANGÉLIQUE

Bénite soit cette incarnation
Du haut des cieux ici-bas annoncée,
Pour nos saluts, en salutation,
Qui fut ainsi par l'ange prononcée

Réjouis-toi, vierge Marie,
Pleine de grâce abondamment,
Le Seigneur qui tout seigneurie
Est avec toi divinement.

Benoite, certes, tu es entre
Celles dessous le firmament,
Car le fruit qui est en ton ventre
Est béni éternellement.

PRIÈRE DEVANT LE REPAS

O souverain pasteur et maître,
Regarde ce troupeau petit,
Et de tes biens souffre le paître,
Sans désordonné appétit,
Nourrissant petit à petit
A ce jourd'huy ta créature,
Par celui qui, pour nous, vêtit
Un corps sujet à nourriture.

AUTRE

Notre bon père, tout-puissant,
Qui gouvernes ta créature,
Ouvre ta main, nous bénissant,
Pour sobrement prendre pâture ;
Donne-nous, par ton écriture,
Que nos esprits soyent nourris,
Et les biens donnés par ta cure
Aussi de toi soyent bénis.

PRIÈRE APRÈS LE REPAS

Père éternel qui nous ordonnes
N'avoir souci du lendemain,
Des biens que pour ce jour nous donnes
Te mercions de cœur humain.
Or puisqu'il t'a plu, de ta main,
Donner au corps manger et boire,
Plaise-toi du céleste pain
Paître nos âmes, à ta gloire.
Amen.

ANONYME

(XVI[e] SIÈCLE)

NOEL I

Pensif dessus la rive
Des clairs courants ruisseaux,
J'ouïs une voix plaintive
Retentir aux côteaux;
Echo, la vive image
Des voix,
M'informa du langage
A cette fois :

« As-tu encore envie
O chrétien malheureux,
De consumer ta vie
En péchés douloureux?
C'est moi qui te fais vivre,
C'est moi
Qui de mon sang t'énivre
Versé pour toi.

Las! pour ton démérite
Et ta présomption
De tous maux je t'acquitte,
Ayant compassion
De toi, nature humaine,
Hélas!
Te retirant des peines
Qui sont là-bas.

Viens ça, nature humaine,
Réponds-moi hardiment,
Faisant ton payement:
Combien ai-je de peine,
Comme ai-je pris naissance,
Comment

Pour toute bonne aisance
N'ai que tourment?

Ne trouve pas étrange,
Si j'ai tant de douleur;
J'ai foulé la vendange
De sanguine couleur:
Ma robe en est rougie,
Hélas!
Je porte la furie
Du coutelas.

Caïn par maléfice
Tua son frère Abel,
Je porte l'injustice
De ce fait trop cruel:
Je suis le sacrifice
Promis,
Pour réparer le vice
Par toi commis.

Le Pélican se blesse
Pour ses petits oiseaux,
Et moi mon sang je laisse
Coulant comme ruisseaux:
Et pour ton salutaire
Je meurs;
Oui, pour ta paix faire,
J'ai ces douleurs.

Si j'envoie un déluge,
Pour la terre noyer,
Sont tes péchés, nature,
Qui m'ont fait irriter.
O Noé, je suis l'Arche
Flottant
Pour te sauver par grâce
Et tes enfants.

Le Mouton de l'offrande,
Par Isaac immolé

Pour toutes les offenses
Et péchés pardonnés,
N'était que la figure :
Je suis
Qui par certaine cure
Guérir te puis,

Las ! au mont de Calvaire
Tu m'as crucifié,
Sur une croix amère :
L'avais-je mérité ?
Non, tu le sais, nature,
Hélas !
Je suis plein de blessures
Et de crachats.

Pour tant d'ingratitude
Je n'ai voulu laisser
Te donner pour pâture
Mon corps et sang très cher ;
Ce n'est point une manne,
Pour vrai :
C'est un pain que les Anges
Ador'nt au Ciel.

Ne crois ces Hérétiques,
Calvin, Bèze et Luther,
Qui nient qu'au sacrifice
Qui se fait à l'Autel
Soit mon corps et mon Ame
Pour vrai :
Nul ne le peut comprendre
Que par la Foi. »

O Fontaine de grâce,
O Seigneur Jésus-Christ,
Découvre-nous ta face,
Verse ton saint Esprit :
De ta Loi l'accessoire,
Jadis,

Nous conduise à la gloire
Du Paradis.

NOEL II

Pour l'amour de Marie

Noël pour l'amour de Marie
Nous chanterons joyeusement
Qui apporte le fruit de vie,
Le tout pour notre sauvement.

Joseph et Marie s'en allèrent
Un soir, bien tard, en Bethléem.
Les hôteliers, les hôtelières
Ne les prisèr'nt pas grandement.

S'en allèrent dedans la ville,
Et d'huis en huis logis querant.
En ce temps-là la sainte fille
Etait bien près d'avoir enfant.

Joseph va regardant Marie
Qui a le cœur triste et dolent,
En lui disant : « Ma chère amie,
Où logerons-nous à présent ? »

Ils s'en vont chez un très riche homme
Demander logis humblement,
Et on leur répondit en somme :
« Avez-vous chevaux largement ?

— Nous avons un bœuf et un âne,
Voyez-les près d'ici devant.
— Vous semblez pauvres, sur mon âme,
Vous ne logerez point céans. »

Ils s'en allèrent chez un autre
Demander logis pour argent,
Et on leur répondit : « A d'autres !
Vous ne logerez point céans. »

Or, Joseph vit passer un homme
Qui l'appela : « Méchant paysan,
Où vas-tu mener cette femme,
Qui n'a pas plus haut de quinze ans ?

— J'ai vu là une vieille étable,
Logeons-nous-y pour maintenant. »
Alors la Vierge adorable
Etait bien près d'avoir enfant.

Sur la minuit, cette nuitée,
La douce Vierge eut son enfant.
Sa robe n'était pas fourrée
Pour l'envelopper chaudement.

Elle le mit en une crèche
Sur un peu de foin seulement,
Une pierre dessous la tête,
Pour reposer le Tout-Puissant.

Or, prions la Vierge Marie
Que son fils veuille supplier
Qu'il nous doint mener telle vie
Qu'en Paradis puissions entrer.

NICOLAS DENISOT

(1515-1559)

CANTIQUE PASTORAL

Sus, bergers, en campagne
Laissez-là vos troupeaux,
Avant qu'on s'accompagne
Enflez vos chalumeaux.

Dansez en cette prée
Peinte de mille fleurs
Et d'émail diaprée
En cent mille couleurs.

Et vous, ô brebiettes
N'ayez crainte des loups,
Paissez donc, camusettes,
Sous les ombrages doux.

Cette nuit tant heureuse,
Plus claire que le jour,
Ne sera dangereuse
Pour le trop long séjour.

Le loup qui par les plaines
Affamé hérissait,
Et, dessus les fontaines,
Librement croupissait,

Ne vomira sa rage
Dessus nous désormais,
Car il a pour partage
Ce qu'il aura jamais.

Il est rué par terre,
Il est mort étendu;
Lui qui nous faisait guerre,
Cette nuit s'est rendu.

Enflez vos cornemuses,
Dansez ensemblement
Et vos doucettes muses
Accolez doucement.

Mais, bon Dieu qui nous guide,
Quel astre nous conduit,
Par cette nuit humide,
Nuit, ô heureuse nuit?

Bergers, quelle harmonie,
Quelle musique aux cieux,

Quelle voix toute unie
S'accorda oncques mieux?

Ecoutez tous ensemble,
Ecoutez sûrement,
C'est Dieu qui nous rassemble
A soi divinement.

C'est Dieu qui nous envoie
La paix en l'univers,
La paix qu'il nous fait voye
A ses yeux découverts.

O Nuit tant souhaitée
Des Pères attendant,
C'est toi qui fut chantée
De deux ou trois mille ans.

D'une sainte Pucelle
Est né le fils de Dieu.
C'est la sainte nouvelle
Qu'on nous chante en ce lieu.

Courons, courons ensemble,
Soyons les devanciers.
Je vois là ce me semble
D'autres avant-courriers.

Je vois déjà les Anges
Caresser cet Enfant
Qui sur les Dieux étranges
Jà se fait triomphant.

Courez, suivez la bande,
C'est trop cornemusé,
Allons où Dieu nous mande,
Allons, c'est trop musé.

Louons Dieu qui révèle
Son oracle nouveau
Et sa sainte nouvelle
Au plus humble troupeau.

Qu'il nous donne la grâce
Que le loup ravissant
Du saint troupeau la trace
N'aille plus retraçant.

FRANÇOIS HABERT

(1520-156. ?)

CANTIQUE DU MOIS DE MAI

Or apaisés sont les vents pluvieux,
Or est passé tout nubileux orage,
Tous animaux qui êtes sous les cieux,
Louez en Dieu devant votre courage.
Chacun oiseau le loue en son ramage,
Et si l'oiseau témoigne en ses chants,
Cette verdure en porte témoignage,
Qui éblouit nos yeux parmi les champs.

L'herbe aux prés fleuronne
Pour nourrir chevaux,
La vigne boutonne
Par monts et par vaux,

Tous humains travaux
Trouvent allégeance.
O Dieu qui tant vaux,
C'est ta providence.

PIERRE DE RONSARD
(1524-1585)

HYMNE DES PERES DE FAMILLE A SAINT-BLAISE

Saint-Blaise qui vis aux cieux
Comme un ange précieux,
Si, de la terre où nous sommes,
Tu entends la voix des hommes,
Recevant les vœux de tous,
Je te prie, écoute-nous.

Ce jourd'hui que nous faisons
A ton autel oraisons
Et processions sacrées
Pour nous, nos blés et nos prées,
Chantant ton hymne à genoux,
Je te prie, écoute-nous.

Chasse loin de notre chef
Toute peste et tout malchef
Que l'air corrompu nous verse,
Quand la main de Dieu diverse
Répand sur nous son courroux:
Je te prie, écoute-nous.

Garde nos petits troupeaux.
Laines entières et peaux,
De la ronce dentelée,
De tac et de clavelée,
De morfonsure et de tous:
Je te prie, écoute-nous.

Si le loup de sang ardent
Prend un mouton en sa dent,
Quand du bois il sort en quête,
Huant tous après la bête,



LA CÈNE, *d'après* Léonard de Vinci. (*Musée du Louvre.*)

Que soudain il soit recous :
Je te prie, écoute-nous.

Garde qu'en allant aux champs,
Les larrons qui sont méchants
Ne dérobent fils et mère ;
Garde-les de la vipère
Et d'aspics au ventre roux :
Je te prie, écoute-nous.

Garde-nous de trop d'ardeurs
Et d'excessives froideurs ;
Donne-nous la bonne-année,
Force blé, force vinée,
Sans fièvre, rogne, ni clous :
Je te prie, écoute-nous.

Garde nos petits vergers
Et nos jardins potagers,
Nos maisons et nos familles,
Enfants et femmes et filles,
Et leur donne bons époux :
Je te prie, écoute-nous.

Garde poules et poussins
De renards et de larcins ;
Garde sauves nos avettes ;
Qu'ils portent force fleurettes
Toujours en leurs petits trous :
Je te prie, écoute-nous.

Fais naître force boutons
Pour engraisser nos moutons,
Et force feuille menue
Que paît la troupe cornue
De nos chèvres et nos boucs :
Je te prie, écoute-nous.

Chasse la guerre bien loin,
Romps les armes dans le poing

Du soldat qui frappe et tue
Celui qui tient la charrue,
Mangeant son bien en deux coups :
Je te prie, écoute-nous.

Garde nos petits ruisseaux
De souillure de pourceaux,
Nés pour engraisser leur panse ;
Pour eux tombe en abondance
Le gland des chênes secous :
Je te prie, écoute-nous.

Nos bouviers sans murmurer
Puissent la peine endurer,
Bien repus à notre table ;
Soient les bœufs dedans l'étable
Toujours de fourrages saouls :
Je te prie, écoute-nous.

Chasse loin les paresseux,
Donne bon courage à ceux
Qui travaillent, sans blessure
De cognée et sans morsure
De chiens enragés et fous :
Je te prie, écoute-nous.

Bref, garde-nous de terreur,
Et de paniques fureurs,
Et d'illusion étrange,
Et de feu sacré, qui mange
Membres, artères et pouls :
Je te prie, écoute-nous.

Saint-Blaise qui vis aux cieux
Comme un ange précieux,
Si, de la terre où nous sommes,
Tu entends la voix des hommes,
Recevant les vœux de tous,
Je te prie, écoute-nous.

SONNET

Donne-moi tes présents, en ces jours que la brume
Fait les plus courts de l'an, ou de ton rameau teint
Dans le ruisseau d'oubli, dessus mon front espreint,
Endors mes pauvres yeux, mes gouttes et mon rhume.

Miséricorde, ô Dieu ! ô Dieu, ne me consume
A faute de dormir ! plutôt sois-je contraint
De me voir par la peste ou par la fièvre esteint,
Qui mon sang desséché dans mes veines allume.

Heureux, cent fois heureux, animaux qui dormez
Demi-an en vos trous, sous la terre enfermés,
Sans manger du pavot qui tous les sens assomme.

J'en ai mangé, j'ai bu de son jus oublieux,
En salade, cuit, cru, et toute fois le somme
Ne vient par sa froideur s'asseoir dessus mes yeux.

JOACHIM DU BELLAY
(1525-1560)

LA LYRE CHRETIENNE

Moi, celui-là qui tant de fois
Ai chanté la Muse charnelle,
Maintenant je hausse ma voix
Pour sonner la Muse éternelle.
De ceux-là qui n'ont part en elle,
L'applaudissement je n'attends ;
Jadis ma folie était telle ;
Mais toutes choses ont leur temps.

Si les vieux Grecs et les Romains
De faux dieux ont chanté la gloire,
Serons-nous plus qu'eux inhumains,
Taisant du vrai Dieu la mémoire?
D'Hélicon la fable notoire
Ne nous enseigne à le vanter :
De l'onde vive il nous faut boire,
Qui seule inspire à bien chanter.

Chasse toute divinité
(Dit le Seigneur) devant la mienne :
Et nous chantons la vanité
De l'idôlatrie ancienne.
Par toi, ô terre Egyptienne,
Mère de tous ces petits dieux,
Les vers de la Lyre chrétienne
Nous semblent peu mélodieux.

Si notre muse n'était point
De tant de vanités coiffée,
La sainte voix, qui les cœurs point,
Ne serait par nous étouffée ;
Ainsi la grand' troupe échauffée
Avec son vineux Evohé
Etranglait les chansons d'Orphée
Au son du cornet enroué.

Celui-là qui dit que ces vers
Gâtent le naïf de mon style,
Il a l'estomac de travers,
Préférant le doux à l'utile :
La plaine heureusement fertile,
Bien qu'elle soit veuve de fleurs,
Vaut mieux que champ inutile
Emaillé de mille couleurs.

D'Israël le peuple ancien,
Affranchi du cruel service,
Du riche meuble Egyptien,
Fit à Dieu plaisant sacrifice,

Et pour embellir l'édifice
Que Dieu se faisait ériger,
Salomon n'estima pas vice
De mendier l'or étranger.

O fol qui chante les honneurs
De ces faux dieux ! ou qui s'amuse
A farder le los des Seigneurs
Plus aimés qu'amis de la Muse !
C'est pourquoi la mienne refuse
De manier le luth vanteur.
L'espoir des Princes nous abuse,
Mais notre Dieu n'est point menteur.

Celui, Seigneur, à qui ta voix
Vivement touche les oreilles,
Bien qu'il sommeille quelquefois,
Finalement tu le réveilles.
Lors en tes œuvres non pareilles
Fichant son esprit et ses yeux,
Il se rit des vaines merveilles
Du misérable ambitieux,

Qui, éloigné du droit sentier,
Suit la tortueuse carrière,
Où celui qui est plus entier
Plus souvent demeure en arrière,
Humant la faveur journalière,
Compagne des soucis cuisants,
Et la vanité familière
A la tourbe des courtisans.

Ma nef, évitez ce danger
Et n'attendez pas que l'orage
Par force vous fasse ranger
Au port après votre naufrage.
« L'homme rusé par long usage
« N'est follement aventureux :
« Mais qui par son péril est sage,
« Celui est sage malheureux. »

Bienheureux doncques est celui
Qui a fondé son assurance
Aux choses dont le ferme appui
Ne dément point son espérance
C'est lui que nulle violence
Peut ébranler tant seulement,
Si bien il se contrebalance
En tous ses faits également.

Quand j'oy les Muses caqueter,
Enflant leurs mots d'un vain langage,
Il me semble ouïr cracqueter
Un perroquet dedans sa cage:
Mais ces fols qui leur font hommage,
Amorcés de vaines douceurs,
Ne peuvent sentir le dommage
Que traînent ces mignardes Sœurs.

Si le fin Grec eût écouté
La musique Sicilienne
Peu contement, s'il eût goûté
A la coupe Circéienne,
De sa douce terre ancienne
Il n'eût regoûté les plaisirs:
Et Dieu chassera de la sienne
Les esclaves de leurs désirs.

O fol qui se laisse envieillir
En la vaine philosophie,
Dont l'homme ne peut recueillir
L'esprit qui l'âme vivifie!
Le Seigneur qui me fortifie
Au labeur de ces vers plaisants,
Veut qu'à lui seul je sacrifie
L'offrande de mes jeunes ans.

Puis quelque délicat cerveau,
D'une impudence merveilleuse,
Dit que pour un esprit nouveau
La matière est trop sourcilleuse

Pendant la vieillesse honteuse
D'avoir pris la fleur pour le fruit,
Hâte en vain sa course boiteuse
Après la vertu, qui la suit.

Celui qui prenait double prix
De ceux qui sous un autre maître
L'art de la Lyre avaient appris,
M'enseigne ce que je dois être.
Sus doncques, oubliez, ma dextre,
De cette Lyre les vieux sons,
Afin que vous soyez adextre
A sonner plus hautes chansons.

Mais, ô Seigneur, si tu ne tends
Les nerfs de ma harpe nouvelle,
C'est bien en vain que je prétends
D'accorder ton los dessus elle.
Que si tu veux lui prêter l'aile,
Alors d'un vol audacieux,
Criant ta louange immortelle,
Je volerai jusques aux cieux.

REMY BELLEAU

(1528-1577)

PRIÈRES

I

De vivre plus ma pauvre âme s'ennuie
Et se déplait du malheur de la vie :
Doncques, Seigneur, librement je dirai
Ce qui la tient de si près assiégée,
Et, en l'aigreur de mon âme affligée,
A toi, Seigneur, ainsi je parlerai :

As-tu les yeux de chair comme nous, Sire?
Vois-tu ainsi que l'homme? et ton Empire,
Tes jours, tes ans, comme ceux des humains
S'écoulent-ils? Et quoi? as-tu envie
De rechercher si âprement la vie,
Vu que ne puis échapper de tes mains?

II

Tes mains m'ont fait et repétri de chair
Comme un potier qui, de grâce gentille,
Tourne en vaisseaux une masse d'argile:
Puis tout soudain tu me fais trébucher.

Souvienne-toi, avant que me damner,
Que de limon et de tourbe fangeuse
Tu m'as formé, et qu'en terre poudreuse
Après ma mort me feras retourner.

Tu m'as coulé comme le lait nouveau
Qui s'apaissit et se caille en présure,
De nerfs et d'os assemblé ma figure,
Puis revêtu et de chair et de peau;

Tu m'as donné et la vie et les ans,
Me conduisant au sentier de ta grâce,
Et aux rayons de ta divine face
Guidé mes pas, mon esprit et mes sens.

GUI DU FAUR DE PIBRAC

(1529-1586)

QUATRAINS

Dieu tout premier, puis Père et Mère honore ;
Sois juste et droit, et en toute saison
De l'innocent prends en main la raison :
Car Dieu te doit là-haut juger encore.

***

Avec le jour commence ta journée,
De l'Eternel le saint nom bénissant ;
Le soir aussi, ton labeur finissant,
Loue-le encor et passe ainsi l'année.

***

Ce que tu vois de l'homme n'est pas l'homme :
C'est la prison où il est enferré,
C'est le tombeau où il est enserré,
Le lit branlant où il dort un court somme.

***

Reconnais donc, homme, ton origine,
Et brave et haut dédaigne ces bas lieux,
Puisque fleurir tu dois là-haut aux cieux,
Et que tu es une plante divine.

***

Fais poids égal et loyale mesure,
Quand tu devrais de nul être aperçu ;
Mais le plaisir que tu auras reçu
Rends-le toujours avecque quelque usure.

***

Plus n'embrasser que l'on ne peut étreindre ;
Aux grands honneurs convoiteux n'aspirer ;
User des biens et ne les désirer ;
Ne souhaiter la mort et ne la craindre.

⁂

Ris, si tu veux, un ris de Démocrite,
Puisque le monde est pure vanité ;
Mais quelquefois, touché d'humanité,
Pleure nos maux de larmes d'Héraclite.

⁂

L'homme se plaint de sa trop courte vie,
Et cependant n'emploie où il devrait
Le temps qu'il a, qui suffir lui pourrait,
Si pour bien vivre avait de vivre envie.

ROBERT ESTIENNE

(1503-1559)

PARAPHRASE SUR L'HYMNE DE LA PENTECOTE

O Saint-Esprit de Dieu créateur des humains,
Viens dans l'esprit des tiens désormais prendre place
Et fais couler d'en-haut ta libérale grâce
Pour en combler nos cœurs façonnés de tes mains.

Veuille éclairer nos sens aveugles devenus,
L'huile de ton amour dedans nos cœurs distille,
Fais que nos corps humains de nature imbécile
Par ton ferme support soient toujours soutenus.

De tous nos ennemis repousse au loin l'effort,
Envoie-nous soudain ta paix tant désirée,
Sers d'adresse infaillible à notre âme égarée
Et détourne nos pas loin du chemin de mort.

Le Père, ô Saint-Esprit, nous soit connu par toi,
Donne-nous quand et quand du Fils la connaissance,
Et que de tous les deux l'Esprit en une essence
Nous te croyons toujours enseigné par la Foi.

Gloire au Père et au Fils en terre et dans les cieux !
Louange au Saint-Esprit, trois d'une essence même,
Et que le Fils s'étant à nous donné soi-même
Nous donne de l'Esprit les trésors précieux.

ANTOINE DE BAIF

(1532-1589)

PSAUME VIII

Seigneur, notre Seigneur,
Ó que ton nom est grand par sus toute la terre !
Le los de ton honneur
Est par-dessus le ciel qui tout le monde enserre.
Le los de ton pouvoir,
La bouche des enfants qui sont à la mamelle
Le fait ouïr et voir.
Devant tes ennemis, pour dompter le rebelle
Et le vengeur défait,
Moi je contemplerai des cieux le bel ouvrage
Tel que tes doigts l'ont fait,
La lune et les flambeaux dont tu fis l'équipage.
Qu'est-ce l'homme mortel
Que tu as bien daigné en avoir souvenance ?
Le fils de l'homme est tel,

Et si, l'as visité de ta grand providence,
Un peu moindre qu'un Dieu
Tu l'as rendu l'ornant d'honneur et gloire grande ;
Tu l'as mis au milieu
Des œuvres de tes mains pour Seigneur qui commande ;
Tout à ses pieds soumis,
Hardes, haras, troupeaux, et les bêtes sauvages :
En son pouvoir tu mis,
Oiseaux qui hantent l'air et poissons des rivages :
Tu le fis possesseur
De tout ce qui des mers par les grand'routes erre.
Seigneur, notre Seigneur,
O que ton nom est grand dessus toute la terre !

PSAUME XXXVIII

Seigneur, en ta fureur, ne viens pas me reprendre ;
Ne viens en ton courroux compte me faire rendre
De ce que j'ai failli.
Tes flèches trop avant dedans moi descendues,
Et tes pesantes mains dessus moi étendues,
Mon cœur m'a défailli.

Je n'ai dessus ma chair nulle entière partie ;
Par ton ire sur moi trop griève apesantie,
En tous mes pauvres os,
(De mes péchés commis tant est grosse la somme,
Tout est grief mon forfait), ô moi, malheureux homme,
Je n'ai paix ni repos....

Las ! j'en suis tout voûté ; mon échine courbée
Je n'en puis redresser ; ma face en est plombée ;
Triste on me voit marcher.
D'une fiévreuse ardeur mes entrailles bouillonnent :
De grand mal que je sens tous mes membres s'étonnent,
Rien n'est sain de ma chair...

Mon cœur mal assuré de çà, de là tournoie ;
Ma force m'a laissé ; m'abandonnant m'effroie

De mes yeux la clarté.
Amis et compagnes loin de mes coups se tiennent,
Mes plus proches perdus auprès de moi ne viennent,
Me laissent écarté...

Ne me laisse, ô Seigneur, en si grande misère.
O mon Dieu, loin de moi ne va pas te retrère (1).
A toi seul j'ai recours.
Donc de me subvenir fais toute diligence ;
Hâte-toi pour mon bien ; à mon aide t'avance,
Seigneur de mon secours.

JEAN PASSERAT

(1534-1602)

LE CRUCIFIX PARLE AU PÉCHEUR

2 Du plus haut ciel pour toi j'ai descendu,
Où je régnais, fils égal de mon Père :
J'ai enduré tout mal et vitupère,
M'étant, pour l'homme, homme mortel rendu.

J'ai de mon gré vie et sang répandu
Pour délivrer ton âme prisonnière :
Je me suis vu, par ta faute première,
Entre larrons comme un larron pendu.

Cœur endurci que j'ai seul détaché
A si grand prix des liens du péché,
Veux-tu rentrer en même servitude ?

A tout le moins, si en ton Dieu tu crois,
Lève tes yeux pour voir en cette croix
Et ma bonté et ton ingratitude.

---

(1) Retirer.

AMADIS JAMYN

(1538-1585)

ODE CHRÉTIENNE

Qui sera mon secours
En l'ennui de mes jours?
Ecoute ma parole,
O Jésus, et console
Mes esprits amoureux.
Montre ta face claire.
Rends mes yeux bien heureux
Par ta Sainte Lumière.

Mon cœur est un amant
Qui te suit ardemment:
Tu es aussi de même
Amant de ce qui t'aime.
Viens la voie arroser
Dont s'áltère mon âme:
Seul tu peux apaiser
Le désir de ma flamme.

Tu ne saurais haïr
L'âme qui veut jouir
De ta grâce promise,
Et qui tient sa franchise
De ton sang précieux.
Donc pourquoi ne sent-elle
De ces biens gracieux
La douceur immortelle?

Ah! pourquoi laisses-tu,
Sans montrer ta vertu,
Mes prières trompées
Etre au vent dissipées?
Tant de cris épandus
Au milieu de mes plaintes

Sont-ils en vain perdus?
Les amours sont-ce fainctes?

Mais tu as beau tenter
Genner et tourmenter
D'une amour soucieuse
Mon âme désireuse :
Elle ne cessera
D'aimer ce qui la pousse,
Et languissant, dira :
« Languir est chose douce. »

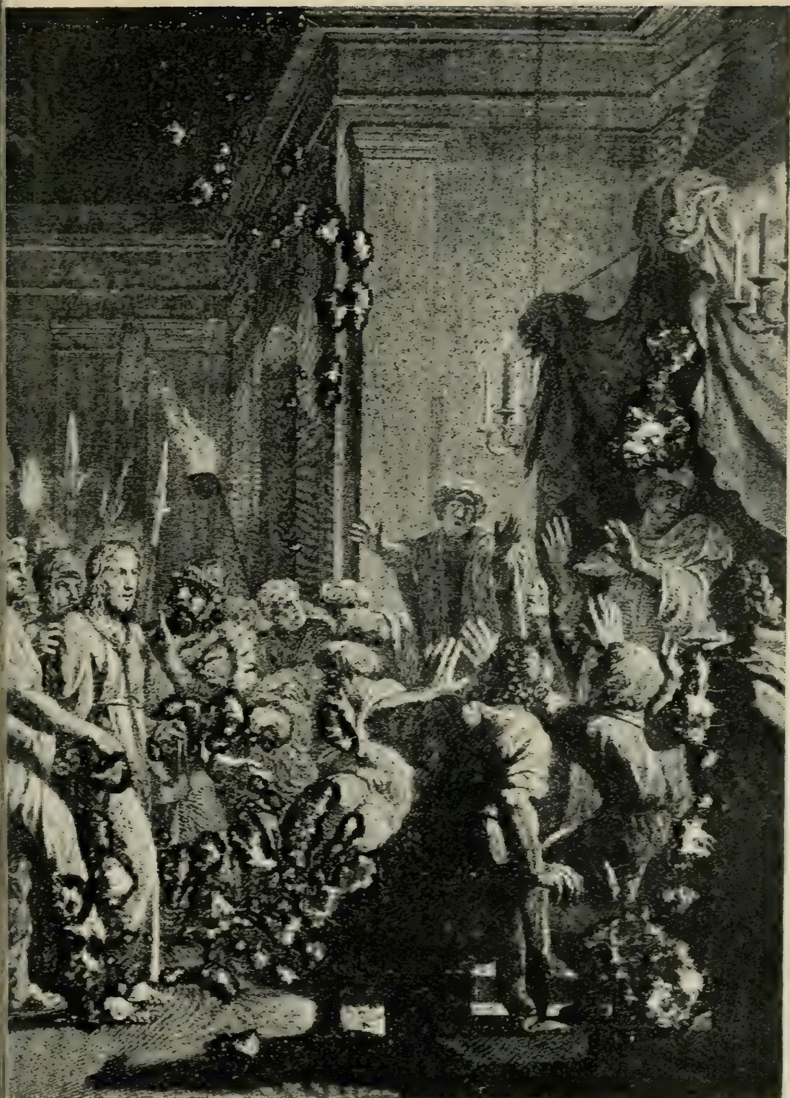
DU BARTAS

(1544-1590)

DIEU

Echele (1) qui voudra les étages des Cieux ;
Franchisse qui voudra d'un saut ambitieux
Les murs de l'univers, et, bouffi d'arrogance,
Contemple du grand Dieu face à face l'Essence...
Il me plaît bien de voir cette ronde machine
Comme étant un miroir de la face divine ;
Il me plaît de voir Dieu, mais comme revêtu
Du manteau de ce Tout, témoin de sa vertu.
Car si les rais ardents que le clair soleil darde
Eblouissent les yeux de cil qui les regarde,
Qui pourra soutenir sur les Cieux les plus clairs
Du visage de Dieu les foudroyants éclairs?
Qui le pourra trouver séparé de l'ouvrage
Qui porte sur le front peinte au vif son image?
Dieu, qui ne peut tomber ès lourds sens des humains,
Se rend comme visible ès œuvres de ses mains...

(1) Escalade.



Jésus devant Pilate, *par* Nicolas Poussin.

Le monde est un grand livre, où du souverain Maître
L'admirable artifice on lit en grosse lettre.
Chaque œuvre est une page, et d'elle chaque effet
Est un beau caractère en tous sens très parfait.
Mais las ! comme enfançons, qui, lassés de l'étude,
Fuient pour s'égayer les yeux d'un maître rude,
Si fort nous admirons ses marges peinturés
Son cuir fleurdelizé et ses bords sur-dorés,
Que rien il ne nous chaut d'apprendre la lecture
De ce texte disert où la docte Nature
Enseigne aux plus grossiers qu'une Divinité
Police de ses lois cette ronde cité.

DESCRIPTION DU JARDIN D'EDEN

Poètes des païens, qui, hardis, faites gloire
D'obscurcir par vos vers l'éternelle mémoire
Des ouvrages de Dieu, n'allez plus louanger
D'un discours fabuleux d'Elysée le verger
Que vous avez tiré sur un si beau modèle,
Pour en avoir appris quelque sourde nouvelle
Venant de père en fils : car l'ouvrier trois fois saint
A mieux fait son jardin que vous le vôtre feint.
Si je dis que toujours, d'une face sereine,
Le ciel embrasse-tout œilladait cette plaine ;
Que des rochers cambrés le doux miel distillait ;
Que le lait nourricier par les champs ruisselait ;
Que les rues avaient même odeur que les roses ;
Que tout terroir portait en tout temps toutes choses,
Et sous mêmes rameaux, cent et cent fruits divers
Toujours se brandillaient, ni trop mûrs, ni trop verts ;
Que le plus aigre fruit et l'herbe plus amère
Egalaient en douceur les sucres de Madère
Et nourrissaient les corps mieux qu'aujourd'hui les veaux,
Les chapons, les perdrix, les moutons, les chevreaux,
Sans compter tant d'appas que notre friandise
En cent mille façons, chatouilleuse, déguise,

Et qui, non pour s'éteindre, ains (1) pour plus s'allumer,
Les prend en autre ciel et sous l'ondeuse mer ;
Si je dis qu'au matin, des champs la face verte
Etait non de rosée, mais de manne couverte ;
Qu'un ru traîne-guéret, de son cours violent,
Des fleuves ne souillait le cristal doux-coulant,
Fleuves qui surmontaient en bon goût le breuvage
Qui du crétois Cérathe honore le rivage ;
Que les sombres forêts des myrthes amoureux,
Des prophètes lauriers, des palmiers généreux,
Ne s'effeuillent jamais, mais leurs branches nouvelles
Par nature voûtaient mille fraîches tourelles,
Où cent sortes d'oiseaux nuit et jour s'ébattaient,
S'entrefaisaient l'amour, sautelaient, voletaient,
Et mariant leurs tons aux doux accents des Anges,
Chantaient et l'heur d'Adam et de Dieu les louanges.
Car pour lors les corbeaux, oriots et hiboux
Avaient des Rossignols le chant doctement doux,
Et les doux Rossignols avaient la voix divine
D'Orphée et d'Amphion, d'Arion et de Line.
Echo, voix forestière, Echo, fille de l'Air,
Qui ne veut ni ne peut, languarde, rien céler,
Qui ne sait s'enquérir, mais seulement répondre,
Et qui jamais en vain ne se laisse semondre (2),
Y tenait sa partie et commençait à temps,
Chantait lorsqu'ils cessaient, et cessait, eux chantants.
Là régnait la Musique, et toujours sur la rive
Un doux bruit secondait la voix et morte et vive.
Si je dis que Phœbus n'y faisait arriver
L'Eté par son retour, par sa fuite l'Hiver,
Mais l'amoureux Printemps tenait toujours fleuries
Des doux-fleurants vallons les riantes prairies ;
Que le robuste Adam ne sentait point son corps
Aggravé des Autans, ni roidis par les Nords ;
Mais d'un doux ventelet l'haleine musquetée,
Coulant dans la forêt par l'Eternel plantée,

(1) Mais.
(2) Interroger.

Donnait vigueur au corps, à la terre verdeur,
A la verdure fleurs, aux fleurs une alme (1) odeur ;
Qu'au jour la nuit prêtait son humeur nourricière,
Et le jour à la nuit moitié de sa lumière ;
Que la grêle jamais n'arrêtait les moissons ;
Que la neige plumeuse et les luisants glaçons
N'envieillissaient les champs ; qu'un éclatant orage
N'écartelait les monts ; qu'un pluvieux ravage
N'amaigrissait la terre, ains (2) les champs produisaient
Les fécondes vapeurs qui leur face arrosaient,
Je ne pense mentir : plutôt, honteux, j'accuse
D'indocte pauvreté ma bégayante Muse...

GABRIELLE DE COIGNARD

(?-1594?)

SONNET SPIRITUEL

Je bénirai toujours l'an, le jour et les mois,
Le temps et la saison que la bonté divine
Lança ses doux attraits au fond de ma poitrine
Arrachant de mon sein le cœur que je portois

Un soir il me sembla, ainsi que je dormais
Dessous l'obscurité de ma sombre courtine,
Que je me submergeais dedans la mer mutine,
Haletant à la mort, peu à peu, je mourais.

J'avais mille regrets de mes fautes commises,
Je promettais à Dieu des saintes entreprises,
S'il me donnait loisir de vivre encore un peu.

Je m'éveille en sursaut, et mon âme avertie,
Par ce songe divin, de corriger ma vie,
Demande ton secours pour accomplir son vœu.

---

(1) Douce.
(2) Mais que...

PHILIPPE DESPORTES

(1546-1606)

PLAINTE

Des abîmes d'ennuis en horreur plus extrême,
Sans conseils, sans confort d'autrui ni de moi-même,
(Car, hélas ! ma douleur n'en saurait recevoir)
Outré d'âme et de corps d'incurables atteintes,
Mon cœur qui n'en peut plus s'ouvre en ces tristes plaintes,
Puisque ma voix, Seigneur, n'en a pas le pouvoir.

Ton ire en sa fureur si durement me touche,
Que pour ne crier point tu m'étoupes la bouche,
Et ne puis envoyer mes querelles aux cieux.
Mon chef tout à la fois a tari ses fontaines ;
Je n'ai pas seulement du sang dedans mes veines
Pour répandre à bouillons par la bouche et les yeux.

Aux malheurs, aux regrets, aux fureurs, aux misères,
Tu m'as posé pour butte aux angoisses amères.
Mon mal n'est toutefois si grand que mon erreur.
Mais si, pourrai-je dire en ma peine effroyable,
Bien que je te réclame et doux et pitoyable,
Tu me fais trop sentir les traits de ta fureur.

De faiblesse et d'ennuis mon âme est égarée,
Les os percent ma peau, ma langue est ulcérée ;
Comme flots courroucés mes maux se vont suivant ;
Pour tout nourrissement j'engloutis ma salive,
Et crois que ta rigueur ne permet que je vive
Que pour servir d'exemple et de crainte aux vivants.

Depuis quatorze jours je n'ai clos les paupières,
Et le somme, enchanteur des peines journalières,
De sa liqueur charmée en vain me va mouillant ;
Il est vrai que l'effet du mal que je supporte

Rend ma tête assommée et m'assoupit de sorte
Qu'on me jugerait mort ou toujours sommeillant.

En cet étonnement mille figures vaines,
Toujours d'effroi, de meurtre et d'horreur toutes pleines,
Réveillent coup sur coup mon esprit agité ;
Je rêve incessamment et ma vague pensée,
Puis deçà, puis delà, sans arrêt est poussée,
Comme un vaisseau rompu par les vents emporté.

Hélas ! sois-moi propice ô mon Dieu ! mon refuge !
Punis-moi comme père et non pas comme juge,
Et modère un petit le martyre où je suis.
Tu ne veux point la mort du pécheur plein de vice,
Mais qu'il change de vie et qu'il se convertisse.
Las ! je le veux assez, mais sans toi je ne puis,

Je ressemble en mes maux au passant misérable
Que des brigands pervers la troupe impitoyable
Au val de Jéricho pour mort avait laissé ;
Il ne pouvait s'aider, sa fin était certaine,
Si le Samaritain, d'une âme toute humaine,
Neût étanché sa plaie et ne l'eût redressé.

Ainsi, sans toi, Seigneur, vainement je m'essaie :
Donne-m'en donc la force, et resserre ma plaie,
Purge et guéris mon cœur que ton ire a touché,
Et que la sainte voix, qui força la nature,
Arrachant le Lazare hors de la sépulture,
Arrache mon esprit du tombeau de péché.

Fais rentrer danc le parc ta brebis égarée,
Donne de l'eau vivante à ma bouche altérée,
Chasse l'ombre de mort qui vole autour de moi.
Tu me vois nu de tout, sinon de vitupère (1).
Je suis l'enfant prodigue, embrasse-moi mon père !
Je le confesse, hélas ! j'ai péché devant toi.

---

(1) De blâme

Pourquoi se fût offert soi-même en sacrifice
Ton enfant bien-aimé, Christ, ma seule justice?
Pourquoi, par tant d'endroits, son sang eût-il versé,
Sinon pour nous, pécheurs, et pour te satisfaire?
Les justes, ô Seigneur! n'en eussent eu que faire,
Et pour eux son saint corps n'a pas été percé.

Par le fruit de sa mort j'attends vie éternelle;
Lavée en son pur sang, mon âme sera belle.
Arrière, ô désespoirs qui m'avez transporté!
Que toute défiance hors de moi se retire!
L'œil bénin du Seigneur pour moi commence à luire;
Mes soupirs à la fin ont ému sa bonté!

O Dieu toujours vivant! j'ai ferme confiance
Qu'en l'extrême des jours, par ta toute-puissance,
Ce corps couvert de terre, à ta voix se dressant,
Prendra nouvelle vie, et, par ta pure grâce,
J'aurai l'heur de te voir de mes yeux face à face
Avec les bienheureux ton saint nom bénissant.

SONNET

Hélas! si tu prends garde aux erreurs que j'ai faites,
Je l'avoue, ô Seigneur! mon martyre est bien doux;
Mais si le sang de Christ a satisfait pour nous,
Tu décoches sur moi trop d'ardentes sagettes.

Que me demande-tu? Mes œuvres imparfaites,
Au lieu de t'adoucir, aigriront ton courroux;
Sois-moi donc pitoyable, ô Dieu, père de tous!
Car où pourrai-je aller si plus tu me rejettes?

D'esprit triste et confus, de misère accablé,
En horreur à moi-même, angoisseux et troublé,
Je me jette à tes pieds; sois-moi doux et propice!

Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou si tu les veux voir, vois-les teints et couverts
Du beau sang de ton Fils, ma grâce et ma justice.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

(1552-1630)

PRIERE DU SOIR

Dans l'épais des ombres funèbres,
Parmi l'obscure nuit, image de la mort,
Astre de nos esprits, sois l'étoile du Nord,
Flambeau de nos ténèbres.

Délivre-nous des vains mensonges,
Et des illusions des faibles en la foi ;
Que le corps dorme en paix, que l'esprit veille à soi,
Pour ne veiller à songes.

Le cœur repose en patience ;
Dorment la froide crainte et le pressant ennui ;
Si l'œil est clos en paix, sois clos ainsi que lui
L'œil de la conscience.

Ne souffre pas en nos poitrines
Les sursauts des méchants sommeillant en frayeur,
Qui sont couverts de plomb, et se courbent en peur
Sur un chevet d'épines.

A ceux qui chantent tes louanges
Ton visage est leur ciel, leur chevet ton giron ;
Abrités de tes mains, les rideaux d'environ
Sont le camp de tes Anges.

MALHERBE

(1555-1628)

PARAPHRASE DU PSAUME VIII (1)

O Sagesse éternelle à qui cet univers
Doit le nombre infini des miracles divers
Qu'on voit également sur la terre et sur l'onde,
Mon Dieu, mon créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !

Quelques blasphémateurs, oppresseurs d'innocents,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,
De profanes discours ta balance rabaissent ;
Mais la naïveté
Dont, mêmes au berceau les enfants se confessent,
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété ?

De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornements dont tu pares les cieux,
Tu me sembles si grand et nous si peu de chose
Que mon entendement
Ne peut imaginer quelle amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est faiblesse égale à nos infirmités ;
Nos plus sages discours ne sont que vanités,
Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures ;
Toutefois, ô bon Dieu,
Nous te sommes si chers qu'entre tes créatures,
Si l'ange est le premier, l'homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent ajouter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter ?
Et pour obtenir mieux quel souhait peut-il faire,
Lui que jusqu'au ponant,

---

(1) Comparer avec le Psaume VIII, de Baïf, p. 36.

Depuis où le soleil vient dessus l'hémisphère,
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant ?

Sitôt que le besoin excite son désir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir ?
Et par ton règlement, l'air, les mers et la terre
N'entretiennent-ils pas
Une secrète loi de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira le repas ?

Certes, je ne puis faire en ce ravissement
Que rappeler mon âme, et dire bassement :
O Sagesse éternelle en merveilles féconde,
Mon Dieu, mon créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !

PARAPHRASE DU PSAUME CXXVIII

Les funestes complots des âmes forcenées
Qui pensaïent triompher de mes jeunes années
Ont d'un commun assaut mon repos offensé ;
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avait de pire ;
Certes, je le puis dire,
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien avancé.

J'étais dans leur filet ; c'était fait de ma vie ;
Leur funeste rigueur, qui l'avait poursuivie.
Méprisait le conseil de revenir à toi,
Et le coutre aiguisé s'imprime sur la terre
Moins avant que leur guerre
N'espérait imprimer ses outrages sur moi.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle,
Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,
A selon mes souhaits terminé mes douleurs ;
Il a rompu le piège, et de quelque artifice
Qu'ait usé leur malice,
Ses mains qui peuvent tout m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchants est pareille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe,
Croît sur le toit pourri d'une vieille maison :
On la voit sèche et morte aussitôt qu'elle est née,
Et vivre une journée.
Est réputé pour elle une longue saison.

Bien est-il malaisé que l'injuste licence
Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence
En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prospérer ;
Mais tout incontinent leur bonheur se retire,
Et leur honte fait rire
Ceux que leur insolence avait fait soupirer.

DU PERRON
(1556-1618)

STANCES PIEUSES

Pleurez, ô mes yeux misérables,
Tant d'étranges malheurs
Dont, hélas ! vous êtes coupables
Et m'aidez à souffrir mes cruelles douleurs.

Pleurez et repleurez sans cesse
Tous mes actes passés
Cependant que le Ciel vous laisse
Dedans ce val de pleurs, pour les rendre effacés.

Pleurez tant de vaines délices
Et tant de faux plaisirs,
Mais plutôt tant de vrais supplices
Dont vos regards trompeurs ont nourri mes désirs...

Quand le Ciel bornera le nombre
Des siècles à venir,

Se passant ainsi comme une ombre,
Ou comme un vent léger qui va sans revenir,

Quand l'Astre, qui les saisons change,
Eteindra son flambeau,
Et que la trompette de l'Ange
Réveillera les morts endormis au tombeau,

Ceux qui dans ces lieux misérables
Auront semé des pleurs,
Iront aux séjours désirables
Cueillir de leur tristesse et les fruits et les fleurs.

Leurs peines seront couronnées
D'un plaisir non pareil,
Et loin des âmes condamnées,
Ils verront en repos la clarté du Soleil...

Dieu convertira leurs ténèbres
En jours luisants et beaux
Et leurs cris et regrets funèbres
En Hymnes de triomphe et Cantiques nouveaux.

Mais ceux dont les yeux sont stériles
Durant ce triste cours,
Verront leurs larmes inutiles,
Quand le jour du Seigneur clôra les derniers jours.

De leur chef versant des fontaines
Le flux démesuré
N'éteindra le feu de leurs veines,
Et leurs yeux pleureront de n'avoir pas pleuré.

Les larmes à temps répandues
Sauvent les criminels
Et pour les peines attendues
Leur donnent des loyers et des prix éternels.

Ce sont des offrandes secrètes
Dont Dieu se tient content,
Ce sont des prières muettes,
Qui taisent leur demande, et la vont méritant.

Pleurez donc sans fin mon offense,
Pour apaiser les Cieux
Par une vive pénitence
Dont j'ai au cœur la source, et les ruisseaux aux yeux.

MATHURIN RÉGNIER (1)

(1573-1613)

SONNET

O Dieu, si mes péchez irritent ta fureur,
Contrit, morne et dolent, j'espère en ta clémence.
Si mon deuil ne suffit à purger mon offense,
Que ta grace y supplée et serve à mon erreur.

Mes esprits éperdus frissonnent de terreur,
Et, ne voyant salut que par la pénitence,
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
Et me hay tellement que je m'en fais horreur.

Je pleure le présent, le passé je regrette ;
Je crains à l'avenir la faute que j'ay faite ;
Dans mes rebellions je lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures surpasse,
Comme de père à fils uses-en doucement.
Si j'avais moins failli, moindre serait ta grâce.

---

(1) On trouvera dans les *Poètes de la Mort*, par Léon Larmand (Louis-Michaud, éditeur), de belles stances, d'inspiration chrétienne, de Mathurin Régnier.

SONNET

Quand dévot vers le ciel j'ose lever les yeux,
Mon cœur ravi s'émeut, et, confus, s'émerveille.
« Comment, dis-je à part moi, cette œuvre non pareille
Est-elle perceptible à l'esprit curieux ?

Cet astre, âme du monde, œil unique des cieux,
Qui travaille en repos et jamais ne sommeille,
Père immense du jour, dont la clarté vermeille
Produit, nourrit, recrée, et maintient ces bas lieux,

Comment t'éblouis-tu d'une flamme mortelle,
Qui du soleil vivant n'est pas une étincelle,
Et qui n'est devant lui sinon qu'obscurité ?

Mais si de voir plus outre aux mortels est loisible,
Crois bien, tu comprendras même l'infinité.
Et les yeux de la foi te la rendront visible. »

SONNET

Cependant qu'en la croix, plein d'amour infinie,
Dieu pour notre salut tant de maux supporta
Que par son juste sang notre âme il racheta
Des prisons où la mort la tenait asservie,

Altéré du désir de nous rendre la vie :
« J'ai soif », dit-il aux Juifs. Quelqu'un lors apporta
Du vinaigre et du fiel et le lui présenta :
Ce que voyant sa mère en la sorte s'écrie :

« Quoi, n'est-ce pas assez de donner le trépas
A celui qui nourrit les hommes ici-bas,
Sans frauder son désir d'un si piteux breuvage ?

Venez, tirez mon sang de ces rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noient mon visage :
Vous serez moins cruels et j'aurai moins de maux. »

CLAUDE DE TRELLON

(?-1625)

ODE

Ainsi que la Tourterelle,
        A part elle,
Veuve, pleure ses ennuis,
Et sous le triste feuillage
        Son veuvage
Va soupirant jour et nuit.

Je me plains, je me tourmente,
        Je lamente,
Plein de peines et douleurs,
Et avec larmes amères
        En prières
Je passe mes nuits en pleurs.

La douleur qui me commande
        Est si grande,
Que je perds quasi l'espoir,
Et mourrai sans que ma vie
        Soit suivie
D'un doux désir de te voir.

Change doncque ma misère,
        O bon Père,
Et pardonne mon forfait.
Las ! las ! si devant ta face
        Je n'ai grâce,
Je serai soudain défait.

Puis quand tu marqueras l'heure
        Que je meure,
Veuille-moi tendre les bras,
Me donnant par ta clémence
        L'espérance
Que tu me retireras.

THÉOPHILE

(1590-1626)

SONNET SUR LE SAINT-SACREMENT

Loger en tant de lieux une même substance
Qui ne montre accident qui ne soit emprunté,
Faire qu'un corps n'ait point d'espace limité
Et sans rien altérer avertir une essence :

Comme ce sont effets de la Toute-Puissance,
Je lui rends celui-ci de mon infirmité ;
C'est que je le prends mieux avec la volonté,
Que je ne le comprends avec la connaissance.

J'abaisse ma raison pour élever ma foi ;
Dieu qui sait comme il donne et comme je reçois
Au mérite tardif rend ma grâce soudaine.

O mystère profond issu de ce propos !
Il emprunta mon corps pour endurer ma peine
Et me donne le sien pour causer mon repos.

RACAN

(1589-1670)

LE XCII[e] PSAUME

Dominus regnavit, decorem

L'empire du Seigneur est reconnu partout ;
Le monde est embelli de l'un à l'autre bout
De sa magnificence ;
Sa force l'a rendu le vainqueur des vainqueurs ;



LE COURONNEMENT D'ÉPINES, *par* Le Titien.

Mais c'est par son amour plus que par sa puissance
Qu'il règne dans les cœurs.

Sa gloire étale aux cieux ses visibles appas ;
Le soin qu'il prend pour nous fait connaître ici-bas
Sa prudence profonde ;
De la main dont il forme et la foudre et l'éclair
L'imperceptible appui soutient la terre et l'onde
Dans le milieu de l'air.

Dans la nuit du chaos quand l'audace des yeux
Ne marquait point encor dans le vague des cieux
De zénith et de zone,
L'immensité de Dieu comprenait tout en soi,
Et de tout ce grand tout Dieu seul était le trône,
Le royaume et le roi.

Tels qu'on voit en hiver ces fleuves écumer,
Qui portent en grondant leurs tributs à la mer ;
Furieux et terribles,
Leurs flots tumultueux dans les plaines errants,
En ravageant leurs bords, de rivières paisibles,
Deviennent des torrents ;

Tels sont les potentats de qui la cruauté,
Par son débordement, rend de la royauté
Le règne tyrannique ;
Et tels étaient jadis ceux qui, d'un vain effort,
Contre la foi naissante ont mis tout en pratique
Pour lui donner la mort.

Rome, qui fit tomber tant d'Etats à l'envers,
Qui, comme un océan, inonda l'univers
Sous les flots de ses armes,
Qui mit injustement tant de saints au tombeau,
Ne sut de cette joie dans le sang et les larmes
Eteindre le flambeau.

Ces généreux martyrs pour le nom du vrai Dieu
Sont de ces vérités, en tout temps, en tout lieu,

Les témoins authentiques,
Et, rendant par leur mort ses décrets immortels,
Ont, en accomplissant les figures antiques,
Affermi ses autels.

LE CANTIQUE DE SIMÉON

Nunc dimitti.

Puisqu'avant de mourir l'Eternel a permis
Que le Verbe incarné, qu'il nous avait promis,
Fasse luire à mes yeux ses merveilles célèbres,
Je verrai sans regret mon âge qui s'enfuit
Finir mon dernier jour dans la fatale nuit
Dont jamais le matin ne chasse les ténèbres.

La terre, en ses deux bouts, admire la bonté
De ce Dieu qui se joint à notre humanité
Pour laver de son sang les âmes criminelles ;
Pour tous diversement ses trésors sont ouverts :
Les grâces qu'il répand portent, dans l'univers,
La lumière aux gentils et la gloire aux fidèles.

SUR LE BOIS DE LA VRAIE CROIX

Beau cèdre aimé des cieux, dont l'heureuse mémoire
Ne craint point de l'oubli les rigoureuses lois,
Ne blâme point le sort qui fit mourir ton bois,
Puisque le même sort a fait naître ta gloire.

Celui de qui le sang sur toi fut épanché,
C'est celui dont la gloire égale la justice,
Qui souffre injustement notre juste supplice,
Et qui nous fait revivre en tuant le péché.

O non pareil ouvrier des œuvres non pareilles,
De qui tous les effets sont autant de merveilles,
Que ton amour est grand, que ton pouvoir est fort !

Mon Dieu, de quel miracle est ta bonté suivie :
Jadis un bois vivant nous apporta la mort,
Maintenant un bois mort nous apporte la vie !

ARNAULD D'ANDILLY (1)

(1589-1674)

COMPARAISON DU DÉLUGE AU SANG RÉPANDU PAR JÉSUS-CHRIST (2)

Quand Dieu rompit les bords des fleuves de la terre
Et les digues d'airain des mers du firmament,
Son bras arma l'orgueil du liquide élément
Et fit qu'à la nature il déclara la guerre.
Le déluge vengeur ramena le chaos ;
Les monts furent couverts de montagns de flots ;
L'eau prit l'air pour son lit, le ciel pour son rivage,
La lune dans son char craignit pour son flambeau,
Le soleil qui voit tout, ne vit plus qu'un naufrage ;
Et du monde abîmé la mer fut le tombeau.

La grâce maintenant nous ouvre ses fontaines ;
Un déluge de sang vient finir nos malheurs ;
C'est un Dieu qui le verse au fort de ses douleurs
Par autant de ruisseaux que son corps a de veines.
Cet adorable sang peut seul briser nos fers ;
Il pénètre la terre et dompte les enfers ;
Il monte jusqu'au ciel et fléchit sa colère :
Son mérite infini vient nos crimes laver ;
Sur l'autel de la croix le Fils l'offre à son Père ;
Un Dieu nous voulait perdre, un Dieu nous veut sauver.

---

(1) Robert Arnauld d'Audilly, le frère du grand Arnauld.
(2) Extrait du *Poème de la vie de Jésus-Christ*.

DU PARADIS (1)

Du beau feu de l'amour brûler avec les Anges,
Avoir le front orné d'immortelle splendeur,
Du monarque infini contempler la grandeur,
D'un hymne glorieux célébrer ses louanges,
Sonder la profondeur de ses divins secrets,
De sa haute sagesse adorer les décrets,
Pour mets délicieux se nourrir de lui-même,
Par son Verbe éternel être nommés des dieux,
Et vivre en l'unité de son bonheur suprême :
C'est un faible crayon de la gloire des Cieux.

DE L'ENFER

Brûler dans les ardeurs d'une immortelle flamme,
Gémir dans un abîme horrible et ténébreux,
Du tyran de la mort voir les regards affreux,
De rage au désespoir abandonner son âme,
Maudire du Très-Haut les décrets éternels,
Sentir ronger son cœur de désirs criminels,
Avoir perdu du ciel la gloire inestimable,
Se voir avec justice arrêté dans les fers,
Et d'un saint repentir se trouver incapable :
C'est un faible crayon de l'horreur des enfers.

DU PURGATOIRE

Quand des liens du corps une âme est détachée,
Et que Dieu, paraissant revêtu de splendeur,
Lui fait dans un grand jour connaître la laideur
Des actes criminels dont elle s'est tachée,
L'insupportable horreur d'être impure à ses yeux
La fait par son amour s'élancer dans les feux

(1) Cette stance et les deux suivantes sont tirées du poème des *Vérités chrétiennes*.

Pour purger ses défauts dans l'ardeur de la flamme ;
Et ces âpres tourments sont des tourments trop doux
Pour faire soupirer cette bienheureuse âme
Qu'ils rendent agréable à son divin époux.

DES BARREAUX (1)

(1599-1673)

SONNET

Grand Dieu tes jugements sont remplis d'équité :
Toujours tu prends plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me peut pardonner qu'en choquant ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frappe, il est temps : rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

---

(1) Jacques de Vallée, seigneur des Barreaux ; il fut, dans sa jeunesse, le compagnon de Théophile et d'autres libertins. Il se convertit quelques années avant sa mort et composa alors le sonnet, devenu célèbre, que nous reproduisons ici.

TRISTAN L'HERMITE

(1601-1655)

LES HEURES DE LA VIERGE

A LA SAINTE VIERGE

Veuillez vous souvenir, ô Vierge secourable,
Qu'il ne fut jamais dit qu'un pécheur misérable
Ait en vain réclamé votre divin support,
Et qu'on a toujours vu que, dans les grands orages,
Vos célestes suffrages
Sont le phare assuré qui le conduit au port.

Poussé de cet espoir qui console les âmes,
O Mère glorieuse entre toutes les femmes,
Tout en pleurs à vos pieds je me viens adresser.
O du Père éternel l'auguste et sacré temple !
O Vierge sans exemple !
Ecoutez ma prière et daignez l'exaucer.

Embrassez cet Enfant dont ma longue malice
Avec tant d'insolence irrite la justice
Qu'il ne s'adoucira que pour l'amour de vous,
Apaisëz-le de sorte en le priant sans cesse,
O céleste Princesse,
Que j'éprouve sa grâce au lieu de son courroux.

Obligez-le, en faveur de vos privilèges,
De rompre mes liens et me tirer des pièges,
Où me surprit le monde avec ses faux appâts ;
Et pour dernière grâce, ô Mère que j'implore,
O Vierge que j'honore,
A l'heure de ma mort ne m'abondonnez pas.

PRIÈRE A JÉSUS-CHRIST

Divin auteur de toutes choses,
A qui les ronces et les clous,
Quand tu voulus mourir pour nous,
Etaient des œillets et des roses,

Ressouviens-toi de tant de peines
Et de ce beau pourpre coulant
Qui, de tes membres ruisselant,
Forma tant de vives fontaines.

Seigneur, veuille oublier mes crimes
De désordre ou d'impureté,
Pour qui ta sainte Majesté
A des horreurs si légitimes.

C'est par un regret véritable
Que je les déteste en ce jour,
A cause de ta seule amour
Au prix de qui rien n'est aimable.

Je les quitte, je les abhorre,
Et j'aimerais mieux au dedans
Ressentir des charbons ardents
Que les y concevoir encore.

Laisse donc agir ta clémence
Pour laver mes iniquités
Et tends les bras de tes bontés
Aux larmes de ma repentance.

Que ta grâce en mon cœur réside,
Accrois mon espoir et ma foi,
Et pour me conduire vers toi
Fais que ton Saint-Esprit me guide.

GOMBERVILLE

(1600-1674)

SUR LA SOLITUDE

Cesse d'aimer le siècle et ses fausses maximes,
Quitte un bien passager pour un bien éternel,
Et, t'offrant à ton Dieu par un vœu solennel,
Brûle du feu sacré qui brûle ses victimes.

Ne livre plus ton âme à l'horreur de tes crimes,
Dépouille le vieil homme et son esprit charnel,
Et, fuyant les plaisirs du monde criminel,
Défend même à tes sens les plaisirs légitimes.

Lasse-toi d'inviter la colère des cieux,
Cours à la pénitence et viens dans ces saints lieux
Où les cœurs n'ont que Dieu pour objet de leur flamme.

Mais n'attends pas de toi ces généreux efforts :
Si Dieu ne rend ton corps esclave de ton âme,
Ton âme est pour jamais esclave de ton corps.

GODEAU (1)

(1605-1672)

CANTIQUE DE SIMÉON (2)

Puisque, par un bonheur à nul autre pareil,
Mes yeux ont vu lever ce glorieux soleil

(1) Antoine Godeau, qui fut évêque de Vence.
(2) Comparer avec la version de Racan, page 59.

Après qui le monde soupire,
O Dieu, dont la clémence a contenté mes vœux,
Pour comble de bienfait la grâce que je veux
Est que tu souffres que j'expire

Permets, permets, Seigneur, que j'aille chez les morts
Annoncer que ta grâce ouvre tous ses trésors,
Que ta main quitte le tonnerre,
Que des fils de Jacob le salut est certain,
Et qu'un astre se lève aux rives du Jourdain
Qui sauvera toute la terre.

SUR LE SACRIFICE DE LA CROIX

Vous qui, pour expier nos ingrates malices,
Immolez au Seigneur des agneaux innocents,
Et qui sur ses autels faites fumer l'encens,
Prêtres de l'Eternel, quittez ces saints offices.

Venez voir votre Dieu dans de honteux supplices,
Qui pousse vers le ciel d'adorables accents,
Et, par un sacrifice au-dessus de nos sens,
Met une heureuse fin à tous les sacrifices.

Célébrez, ô pécheurs, en ce merveilleux jour,
L'excès de ses bontés, l'excès de son amour :
Connaissez en ses maux la grandeur de vos crimes.

Mais la croix où Jésus meurt pour votre péché
Au lieu de vos discours vous veut pour ses victimes,
Et l'art de la louer c'est d'y vivre attaché.

PARAPHASE DU PSAUME CXLVIII

Laudate dominum de cœlis.

(Fragment.)

Messagers du Dieu des batailles
De qui le bras victorieux,
Dans l'assaut le plus furieux,

Défend nos plus faibles murailles,
Guides des Hébreux égarés,
Beaux astres qui les retirez
De leurs ténèbres criminelles,
Anges, dans votre heureux séjour,
Louez les bontés immortelles
De celui qui vous brûle et vous nourrit d'amour.

Globes d'airain, miroirs mobiles
Où l'on voit la divinité
Sans que son ardente clarté
N'éblouisse nos yeux débiles,
Cieux, à qui, par des nœuds cachés,
Les éléments sont attachés,
Sacré séjour de l'harmonie,
Voiles semés de diamants,
Louez la Sagesse infinie
Qui d'un ordre éternel règle vos mouvements.

Roi des campagnes azurées,
Qui des astres fais tes maisons,
Grand flambeau, par qui les saisons
Sont si justement mesurées,
Ame dont le monde est le corps,
Soleil, qui de tant de trésors
Rends partout les plaines fécondes,
Lorsque, couronné de splendeur,
Tu sortiras du sein des ondes,
De Dieu qui te conduit adore la grandeur.

Bénis sa main toute-puissante,
Toi qui, d'un cours si diligent,
Sur un char d'ébène et d'argent,
Fournis ta carrière inconstante,
Astre que le silence suit,
Lune, qui de l'obscure nuit
Illumines les sombres voiles,
Qui, régnant au ciel à ton tour,
Te fais un trône des étoiles
Et consoles nos yeux de la perte du jour.

PIERRE CORNEILLE

(1606-1684)

QU'IL FAUT SOUFFRIR AVEC PATIENCE LES MISÈRES TEMPORELLES A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST (1)

« Vois, mortel, combien tu me dois :
J'ai quitté le sein de mon Père,
Je me suis revêtu de toute ta misère,
J'en ai voulu subir les plus indignes lois ;
Le ciel était fermé, tu n'y pouvais prétendre ;
Pour t'en ouvrir la porte il m'a plu d'en descendre,
Sans que rien m'imposât cette nécessité ;
Et, pour prendre une vie amère et douloureuse.
J'ai suivi seulement la contrainte amoureuse
De mon immense charité.

Mais je veux amour pour amour,
Je veux, mon fils, que tu contemples
Ce que je t'ai laissé de précieux exemples
Comme autant de leçons pour souffrir à ton tour ;
Que, sous l'accablement des misères humaines,
L'esprit dans les ennuis et le corps dans les gênes,
Tu tiennes toujours l'œil sur ce que j'ai souffert,
Et que, malgré l'horreur qu'en conçoit la nature,
Tu t'offres sans relâche à souffrir sans murmure,
Ainsi que je m'y suis offert.

Examine chaque moment
Qu'en terre a duré ma demeure,
Va du premier instant jusqu'à la dernière heure,
Remonte de la fin jusqu'au commencement,

(1) Tiré de : *L'Imitation de Jésus-Christ, traduite et paraphrasée en vers français*, Liv. III, chap. XVIII.

Tiens en toute l'image à tes yeux étendue :
Verras-tu de mes maux la course suspendue,
De ces maux où pour toi je me suis abîmé ?
La crèche où je naquis vit mes premières larmes,
Tous mes jours n'ont été que douleurs et qu'alarmes,
Et ma croix a tout consommé.

Au manquement continuel
Des commodités temporelles
On a joint contre moi les plaintes, les querelles,
Et tout ce que l'opprobre avait de plus cruel :
J'en ai porté la honte avec mansuétude ;
J'ai vu sans m'indigner la noire ingratitude
Payer tous mes bienfaits d'un outrageux mépris,
La fureur du basphème attaquer mes miracles,
Et l'orgueil ignorant condamner les oracles
Dont j'illuminais les esprits. »



Il est vrai, mon Sauveur, que toute votre vie
Est de la patience un miroir éclatant,
Et qu'un si grand exemple à souffrir me convie
Tout ce qu'a le malheur de plus persécutant.

Puisque par là surtout vous sûtes satisfaire
Aux ordres que vous fit votre Père éternel,
Avec quelle raison voudrais-je m'y soustraire ?
L'innocent lui doit-il plus que le criminel ?

Il faut bien qu'à son tour le pécheur misérable
Accepte de ses maux toute la dureté
Et soumette une vie infime et périssable
Aux souverains décrets de votre volonté.

Il est juste, ô mon Dieu, que sans impatience
J'en porte le fardeau pour mon propre salut,
Et que de ses ennuis la triste expérience
Ne produise en mon cœur ni dégoût ni rebut.

La faiblesse attachée à notre impure masse
Trouve sa charge lourde et fâcheuse à porter ;

Mais, pour l'heureux secours de votre sainte grâce,
Plus le poids en est grand, plus il fait mériter.

Votre exemple nous aide à souffrir avec joie ;
Celui de tous vos saints nous rehausse le cœur ;
L'un et l'autre du ciel nous aplanit la voie,
L'un et l'autre y soutient notre peu de vigueur.

Sans la loi de Moïse et son rude esclavage
La vie avait bien moins de quoi nous consoler ;
Le ciel toujours fermé laissait peu de passage
Par où jusque sur nous sa douceur pût couler.

Sa route était alors beaucoup plus inconnue,
Et semblait se cacher sous tant d'obscurité,
Que peu pour la trouver avaient assez de vue,
Et très peu, pour la suivre, assez de fermeté.

Encor ce petit nombre, en qui l'âme épurée
Avait fait sur le monde un vertueux effort,
Voyait bien dans le ciel sa place préparée,
Mais pour s'y voir assis il fallait votre mort.

Il leur fallait attendre, après tous leurs mérites,
Que votre sang versé les rendît bienheureux,
Et vers votre justice ils n'étaient pas bien quittes
A moins que votre amour payât encor pour eux.

Que je vous dois d'encens, que je vous dois de grâces
De m'avoir enseigné le bon et droit chemin,
Et de m'avoir frayé ces douloureuses traces
Qui mènent sur vos pas à des plaisirs sans fin !

La faveur m'est commune avec tous vos fidèles,
Qu'unit la charité sous votre aimable loi :
Recevez-en, Seigneur, des grâces éternelles ;
Je vous en rends pour eux aussi bien que pour moi.

Car, enfin, votre vie est cette voie unique
Où par la patience on marche jusqu'à vous ;
Par là votre royaume à tous se communique ;
Par là votre couronne est exposée à tous.

Si vous n'aviez vous-même enseigné cette voie,
Si vous n'y laissiez voir l'empreinte de vos pas,
Vous offririez en vain votre couronne en proie :
Prendrait-on un chemin qu'on ne connaîtrait pas ?

Si nous cessions d'avoir votre exemple pour guide
Les moindres embarras nous feraient rebrousser,
Et toute notre ardeur, abbatue et languide,
Tournerait en arrière au lieu de s'avancer.

Hélas ! puisqu'on s'égare avec tant de lumière
Qu'épandent votre vie et vos enseignements,
Qui pourrait arriver au bout de la carrière
Si nous étions réduits à nos aveuglements ?

DE LA VANITÉ DE LA SCIENCE HUMAINE (1)

Qui se connaît soi-même en a l'âme peu vaine,
Sa propre connaissance en met bien bas le prix,
Et tout le faux éclat de la science humaine
N'est pour lui que l'objet d'un généreux mépris.

Au grand jour du Seigneur sera-ce un grand refuge
D'avoir connu de tout et la cause et l'effet ?
Et ce qu'on aura su fléchira-t-il un juge
Qui ne regardera que ce qu'on aura fait ?

Borne tous tes désirs à ce qu'il te faut faire,
Ne les porte point trop vers l'amas du savoir ;
Les soins de l'acquérir ne font que te distraire,
Et quand tu l'as acquis, il peut te décevoir.

Car, enfin, plus tu sais et plus a de lumière
Le jour qui se répand sur ton entendement,
Plus tu seras coupable, à ton heure dernière,
Si tu n'en as vécu d'autant plus saintement.

---

(1) Extrait des *Instructions chrétiennes tirées de l'Imitation de Jésus-Christ.*

La vanité par là ne te doit point surprendre,
Le savoir t'est donné pour guide à moins faillir,
Il te donne lui-même un plus grand compte à rendre
Et plus lieu de trembler que de t'enorgueillir.

DE LA VRAIE LIBERTÉ (1)

Ceux qui pensent ici posséder quelque chose
La possèdent bien moins qu'ils n'en sont possédés,
Et ceux dont l'amour-propre en leur faveur dispose
Sont autant de captifs par eux-mêmes gardés.

Les appétits des sens ne font que des esclaves ;
La curiosité comme eux a ses liens ;
Et les plus grands coureurs ne courent qu'aux entraves
Que jettent sous leurs pas les charmes des faux biens.

Ils recherchent partout les douceurs passagères
Plus que ce qui conduit jusqu'à l'éternité ;
Et souvent pour tout but ils se font des chimères
Qui n'ont pour fondement que l'instabilité.

Hors ce qui vient de Dieu, tout passe, tout s'envole,
Tout en son vrai néant aussitôt se résout ;
Et, pour te dire tout d'une seule parole,
Quitte tout, mon enfant, et tu trouveras tout.

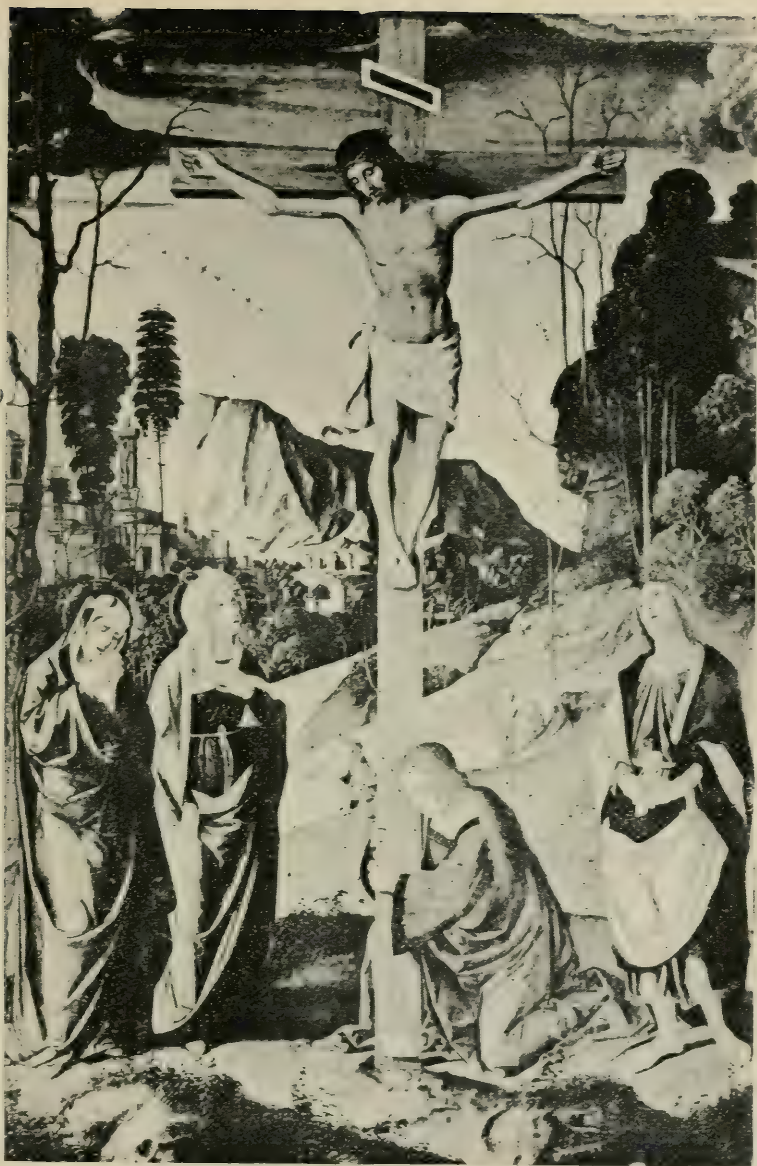
HYMNE POUR LE TEMPS DE LA PASSION (2)

A Laudes

De la terre et du ciel ce monarque absolu,
        Né parce qu'il l'avait voulu
Pour mourir en souffrant et payer notre crime,
Après qu'il eût laissé six lustres s'écouler,

(1) Extrait, comme la pièce précédente, des *Instructions chrétiennes*.

(2) Dans : *Les Hymnes du Bréviaire romain ; Seconde partie : Hymnes propres du temps.*



Jésus crucifié, *par* Palmezzani.

Innocente et pure victime,
Permit qu'à sa justice on l'osât immoler.

Le vinaigre, le fiel, le roseau, les crachats
Joignirent l'insulte au trépas ;
Un fer fit dans son flanc une large ouverture ;
Il en sortît du sang, il en sortit de l'eau,
Et l'air, le ciel et la nature,
Se trouvèrent lavés par ce fleuve nouveau.

Arbre noble entre tous, quelle forêt produit
Pareilles feuilles, fleurs ou fruit ?
Croix fidèle, à jamais digne de nos hommages !
Qu'a de charmes ton bois ! Que bénis sont tes clous !
Que de douceurs ont les branchages
Qui pour notre salut portent un poids si doux !

Arbre heureux, arbre saint, abaisse tes rameaux,
Relâche, en dépit des bourreaux,
L'inflexibilité qui t'est si naturelle,
Et souffre que les bras du Roi du firmament,
Qui souffre et meurt pour un rebelle,
Demeurent étendus un peu plus doucement.

Tu portes, par le choix des ordres éternels,
Le rachat de tous les mortels
Et prépares un port à leur commun naufrage :
Ils t'en firent seul digne, et le sang de l'Agneau
Laisse à ton bois un sacré gage
D'un triomphe aussi grand que ton destin est beau.

Gloire, puissance, honneur et louange au Très-Haut,
Au Fils, comme lui sans défaut,
A leur Esprit divin — ainsi qu'eux ineffable !
Gloire, louange, honneur à leur sainte unité,
A leur essence inconcevable,
Et durant tous les temps et dans l'éternité.

PSAUME CXXV (1)

Dès qu'il plut au Seigneur mettre fin à nos peines,
Sitôt qu'il eut brisé nos fers,
Nous traitâmes de songe et de chimères vaines
Les maux que nous avions soufferts.

Un plein ravissement, de tout notre visage,
Ravit les marques du passé ;
Et, jusqu'au souvenir d'un si dur esclavage,
Tout cessa, tout fut effacé.

Toutes les nations qui voyaient notre joie
Se disaient, d'un air sourcilleux :
« Il faut que le bonheur où leur Dieu les renvoie
Soit bien grand et bien merveilleux. »

« Oui, leur répondions-nous, c'est le Dieu des merveilles,
C'est lui qui nous tire d'ici ;
Et comme ses bontés sont pour nous sans pareilles,
Notre allégresse l'est aussi. »

Favorisez, Seigneur, des mêmes privilèges
Ces restes pour qui nous tremblons ;
Comme au vent du Midi, faites fondre les neiges
Qui fertilisent leurs sablons.

Finissez leur exil ainsi que nos alarmes,
Exaucez leur juste désir,
Vous qui nous avez dit que qui semait en larmes
Moissonnerait avec plaisir.

Ils ont semé leurs blés, mais sous des lois sévères
Que leur imposaient leurs malheurs ;
Leur douleur égalait l'excès de leurs misères :
Autant de pas, autant de pleurs.

Mais s'ils les ont semés avec pleine tristesse,
Accablés d'ennuis et de maux,

(1) Extrait de *l'Office de la sainte Vierge*. — A *none*.

Ils reviendront, Seigneur, avec pleine allégresse,
Chargés du fruit de leurs travaux.

Gloire au Père éternel, la première des causes,
Gloire au Fils, à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle était avant toutes les choses
Telle soit-elle encor sans fin.

CANTIQUE DE LA SAINTE-VIERGE (1)

(*Magnificat anima mea Dominum*)

Après un si haut privilège
Dont il plaît au Seigneur de me gratifier,
Je me dois tout entière à le magnifier,
Et mon silence ingrat serait un sacrilège.

Quand même je voudrais me taire,
Un doux emportement parlerait malgré moi,
Et cet excès d'honneur m'est une forte loi
D'épanouir mon âme en Dieu, mon salutaire.

Il a regardé ma bassesse,
Il a du haut des cieux daigné s'en souvenir,
Et depuis ce moment tout le siècle à venir
Publiera mon bonheur par des chants d'allégresse.

La merveille tant attendue
De son pouvoir en moi fait voir l'immensité,
Et je dois de son nom bénir la sainteté,
Dont la vive splendeur sur moi s'est répandue.

De sa miséricorde sainte
L'effort de race en race enfin tombe sur nous ;
Il en fait part à ceux qui craignent son courroux,
Et je porte le prix d'une si digne crainte.

Son bras a montré sa puissance :
Les projets les plus vains, il les a dispersés ;

(1) *Vêpres du Dimanche.*

Les desseins les plus fiers, il les a renversés,
Et, du plus haut orgueil, abattu l'insolence.

Les plus invincibles monarques
Se sont vus par sa main de leur trône arraches.
Et ceux que la poussière avait tenus cachés
Ont reçu de son choix les glorieuses marques.

Ce choix de ses faveurs solides
A su remplir de biens ceux que pressait la faim ;
Et ceux qui puisaient l'or chez eux à pleine main,
Sa juste défaveur les a renvoyés vides.

C'est ce qui nous donne assurance
Qu'il a pris Israël en sa protection
Et n'a point oublié la grâce dont Sion
Avait droit de flatter son illustre espérance.

Il la promit avec tendresse,
Abraham et ses fils en avaient son serment :
Tout ce qu'il leur jura paraît en ce moment,
Et ce miracle enfin dégage sa promesse.

Gloire au Père, cause des causes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin,
Telle encor maintenant et telle encor sans fin
Qu'elle était en tous trois avant toutes les choses.

SONNET (1)

Lorsque Jésus souffrit pour tout le genre humain,
La Mort, en l'abordant au fort de son supplice,
Parut tout interdite et retira sa main,
N'osant pas sur son Maître exercer son office.

(1) Ce sonnet, d'une forme un peu précieuse, a été publié par M. Lachèvre, dans sa *Bibliographie des Recueils de poésies de* 1597 *à* 1700 (T. III, p. 289), d'après le Ms. 19145 (fonds français) de la Bibliothèque nationale, où ce sonnet est répété deux fois et signé : Corneille. « Cette attribution, dit M. Lachèvre, n'est pas invraisemblable et a même

Mais Jésus, en baissant la tête sur son sein,
Fit signe à l'implacable et sourde Exécutrice,
Que, sans avoir égard aux droits du souverain,
Elle achevât sans peur ce sanglant sacrifice.

La Barbare obéit et ce coup sans pareil
Fit trembler la Nature et pâlir le Soleil,
Comme si, de sa fin, le monde eût été proche.

Tout gémit, tout frémit sur la mer et dans l'air,
Et le pécheur fut seul qui prit un cœur de roche
Quand les rochers semblaient en avoir un de chair.

LA FONTAINE

(1621-1695)

STANCES

SUR LA SOUMISSION QUE L'ON DOIT A DIEU

(1694)

Heureux qui, se trouvant trop faible et trop tenté,
Du monde enfin se débarrasse !
Heureux qui, plein de charité,
Pour servir son prochain y conserve sa place !
Différents dans leur vue, égaux en piété,
L'un espère tout de la grâce,
L'autre appréhende tout de sa fragilité.

Ce monde, que Dieu même exclut de son partage,
N'est pas le monde qu'il a fait.
C'est ce que l'homme impie ajoute à son ouvrage,
Qui fait que son auteur le condamne et le hait.

---

chance d'être exacte, malgré l'affirmation de Mme du Noyer qui donne la paternité de ce sonnet au comte de Modène. » Et il cite en note la lettre de Mme du Noyer.

Observez seulement le peu qu'il vous ordonne,
Et, sans cesse le bénissant,
Usez de son présent, mais tel qu'il vous le donne,
Et vous n'aurez rien fait qui ne soit innocent.
Crois-tu que le plaisir qu'en toute la nature
Le premier être a répandu
Soit un piège qu'il a tendu
Pour surprendre la créature?
Non, non; tous ces biens que tu vois
Te viennent d'une main et trop bonne et trop sage;
Et, s'il en est quelqu'un dont ses divines lois
Ne te permettent pas l'usage,
Examine le bien, ce plaisir prétendu,
Dont l'appât tâche à te séduire,
Et tu verras, ingrat, qu'il ne t'est défendu
Que parce qu'il te pourrait nuire,

Sans ses lois et l'heureux secours
Qu'elles te fournissent sans cesse,
Comment, avec tant de faiblesse,
Pourrais-tu conserver et tes biens et tes jours?
Exposé chaque instant à mille et mille injures,
Rien ne rassurerait ton cœur épouvanté,
Et ces justes décrets contre qui tu murmures
Sont ta plus grande sûreté.

Voudrais-tu que la Providence
Eût réglé l'univers au gré de tes souhaits,
Et qu'en te comblant de bienfaits,
Dieu t'eût encor soustrait à son obéissance?
Quelle étrange société
Formerait entre nous l'erreur et l'injustice,
Si l'homme indépendant n'avait que son caprice
Pour conduire sa volonté!

PELLISSON (1)

(1624-1693)

STANCES

Vous n'êtes que pouvoir, je ne suis que faiblesse,
Mon Dieu, mon créateur ;
Je vous trouve partout éternelle sagesse,
Toujours devant mes yeux et jamais dans mon cœur.
Arbres, fleurs et ruisseaux, dévote solitude,
Vous m'en dites assez pour des siècles d'étude.

Ces rameaux toujours verts, que l'automne révère,
Me prêchent mon devoir :
Tel serai-je, Il l'a dit, si je tâche à lui plaire.
Ah ! qui ne donnerait, pour un si haut espoir,
Arbres, fleurs et ruisseaux, votre douce innocence,
Qui le loue en tout temps et jamais ne l'offense ?

Qui vous mène à la mer, belles et claires ondes ?
Et vous, charmantes fleurs,
Où prenez-vous cet ambre et ces tiges fécondes,
Et ce divers feuillage et ces riches couleurs ?
Arbres, fleurs et ruisseaux, dévote solitude,
Vous m'en dites assez pour des siècles d'étude.

ODE

Je te vois, soleil, je te vois
Marcher avec l'éclat d'un roi,
Mais quand ma vue en est blessée,
Un autre objet plus grand que toi
Occupe toute ma pensée.

---

(1) Paul Pellisson, ami de Conrart et de Mlle Scudéry ; il était né protestant ; il abjura sa religion en 1670. Il a laissé une *Histoire de l'Académie française, depuis sa fondation jusqu'en* 1652.

Je le sens, il est dans mon cœur
Il ternit ton éclat trompeur ;
Près de ses merveilles sans nombre
Ta flamme est moins qu'une vapeur,
Et ta lumière moins qu'une ombre.

Par lui je vis, par lui tu cours
Et formes la nuit et les jours ;
Va, soleil, où sa voix t'appelle :
Je n'ai ni regards ni discours
Que pour sa lumière immortelle.

BOSSUET

(1627-1704)

LE CANTIQUE DES CANTIQUES (1)

CHANT DE L'EPOUSE

Toi, qui, de ces jardins l'hôtesse et la merveille,
De tes doctes chansons
Fais entendre, aux amis qui te prêtent l'oreille,
Les célestes leçons,

Ainsi que ton bel œil, ta belle voix les touche,
Et les airs ravissants,
Les doux accords poussés de ta savante bouche
Vont enchanter les sens.

Ecoutez : mon amante enfin rompt le silence
De ces aimables lieux ;

(1) Tiré de ses *Poésies sacrées. — Le saint amour ou endroits choisis du Cantique des Cantiques, avec des réflexions morales*, VIII : chant de l'Epouse ; elle craint les excessives douceurs. (CANT. VIII, 13 ; II, 14.)

Heureux qui peut goûter la sainte violence
De ses chants amoureux !

Fuyez, mon Bien-Aimé : je hais la multitude
Qui m'ôte mon Epoux ;
Je ne puis vous parler que dans la solitude,
Ni chanter que pour vous.

Fuyez : j'irai partout, à vos pas attachée
Par de pieux efforts,
Après vos doux attraits, sans en être empêchée
Par mille et mille morts.

De péchés accablé, de vos chastes caresses
Qui peut porter l'excès ?
Dans ces malheureux jours, votre croix, vos détresses
Ont un meilleur succès.

Fuyez : je n'en puis plus ; d'un amant possédée,
Jalouse de mes fers,
Dans ses embrassements de plaisir inondée,
Moi-même je m'y perds.

Plus vite qu'un chevreuil, fuyez vers les montagnes
D'où viennent les odeurs
Qui d'un parfum céleste embaument les campagnes
Et soutiennent les cœurs.

REFLEXION

Belle en tes vérités, en tes chants merveilleuse,
Dans tes solennités grande et majestueuse
Autour de tes autels,
Sainte Eglise, le ciel répond à ta musique,
Et l'accompagnement du concert angélique
Ravit les immortels.

Oh ! de l'amour divin étrange destinée !
Dans ce bannissement une âme infortunée
N'en peut porter le poids ;

Il faut que, séparé de tout attrait sensible,
Un Dieu dans sa lumière auguste, inaccessible,
Se cache quelquefois.

PSAUME LXV

Dieu puissant, je me tais en ta sainte présence;
Je n'ose respirer, et mon âme en silence
Admire la hauteur de ton nom glorieux:
Que dirais-je? Abîmés dans cette mer profonde,
Pendant qu'à l'infini la clarté nous inonde,
Pouvons-nous seulement ouvrir nos faibles yeux?

Si je veux commencer tes divines louanges,
Et que, déjà mêlé parmi le chœur des anges,
Ma voix dans un cantique ose se déployer,
Dès que, pour l'entonner ma langue se dénoue,
Je sens sortir un chant que mon cœur désavoue,
Et ma tremblante voix ne fait que bégayer.

Changement merveilleux: accablé de ta gloire,
De tout langage humain j'ai perdu la mémoire;
Interdit, éperdu, je n'articule plus.
A, a, a, mon discours n'a ni force, ni suite,
A des cris enfantins ma parole est réduite,
Et pour tout entretien n'a que des sons confus.

Plus je pousse vers toi ma sublime pensée
Plus de ta majesté je la sens surpassée,
Se confondre elle-même et tomber sans retour:
Je t'approche en tremblant, lumière inaccessible,
Sans attendre jamais l'être incompréhensible,
Et mon œil éperdu ne trouve point de jour.

Cessez, qu'espérez-vous de vos incertitudes,
Vains pensers, vains efforts, inutiles études?
C'est assez qu'il ait dit : « Je suis celui qui suis. »
Il est tout; il n'est rien de tout ce que je pense.
Adorateur soumis par la foi je commence,
Et, sans plus raisonner, en amant je poursuis.

Eternel trois fois saint, seul connu de toi-même,
Puissant moteur des cœurs, mon Dieu, fais que je t'aime !
Mais, quand à tes attraits je me serai rendu,
Tu ne seras jamais autant aimé qu'aimable,
Et seul dans nos esprits ton esprit adorable
D'un ineffable amour a le don répandu.

Descends, divin esprit, pure et céleste flamme,
Invisible onction qu'en secret je réclame ;
Et toi qui le produis dans l'éternel séjour,
Accorde sa présence à mon âme impuissante,
Fais-en (car tu le peux) une fidèle amante,
Et qu'elle aime sans borne un Dieu qui n'est qu'amour.

BOILEAU

(1636-1711)

SUR L'AMOUR DE DIEU (1)

A MONSIEUR L'ABBÉ RENAUDOT (2)

Docte abbé, tu dis vrai, l'homme, au crime attaché,
En vain, sans aimer Dieu, croit sortir du péché.
Toutefois, n'en déplaise aux transports frénétiques
Du fougueux moine (3) auteur des troubles germaniques,
Des tourmens de l'enfer la salutaire peur
N'est pas toujours l'effet d'une noire vapeur,
Qui, de remords sans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïssable.

---

(1) Nous donnons la première partie de cette épître, la douzième de Boileau.

(2) Eusèbe Renaudot (1646-1720), théologien et orientaliste. Il fut membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions.

(3) Luther.

Cette utile frayeur, propre à nous pénétrer,
Vient souvent de la grâce en nous prête d'entrer;
Qui veut dans notre cœur se rendre la plus forte,
Et, pour se faire ouvrir, déjà frappe à la porte.

Si le pécheur, poussé par ce saint mouvement,
Reconnaissant son crime, aspire au sacrement,
Souvent Dieu tout à coup d'un vrai zèle l'enflamme ;
Le Saint-Esprit revient habiter dans son âme,
Y convertit enfin les ténèbres en jour
Et la crainte servile en filial amour.
C'est ainsi que souvent la sagesse suprême
Pour chasser le démon se sert du démon même.

Mais lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable père,
Craint et regarde Dieu comme un tyran sévère,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas :
En vain la peur sur lui remportant la victoire,
Aux pieds d'un prêtre il court décharger sa mémoire ;
Vil esclave toujours sous le joug du péché.
Au démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'amour, essentiel à notre pénitence,
Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
Non, quoi que l'ignorance enseigne sur ce point.
Dieu ne fait jamais grâce à qui ne l'aime point.
A le chercher la peur nous dispose et nous aide :
Mais il ne vient jamais que l'amour ne succède.
Cessez de m'opposer vos discours imposteurs.
Confesseurs insensés, ignorants séducteurs,
Qui, pleins des vains propos que l'erreur vous débite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir sans limite
Justifie à coup sûr tout pécheur alarmé
Et que, sans aimer Dieu, l'on peut en être aimé.

Quoi donc ! cher Renaudot, un chrétien effroyable.
Qui jamais, servant Dieu, n'eut d'objet que le diable.
Pourra, marchant toujours dans des sentiers maudits.

Par des formalités gagner le paradis !
Et parmi les élus, dans la gloire éternelle,
Pour quelques sacrements reçus sans aucun zèle,
Dieu fera voir aux yeux des saints épouvantés
Son ennemi mortel assis à ses côtés !
Peut-on se figurer de si folles chimères ?
On voit pourtant, on voit des docteurs même austères
Qui, les semant partout, s'en vont pieusement
De toute piété saper le fondement,
Qui, le cœur infecté d'erreurs si criminelles,
Se disent hautement les purs, les vrais fidèles,
Traitant d'abord d'impie et d'hérétique affreux
Quiconque ose pour Dieu se déclarer contre eux.
De leur audace en vain les vrais chrétiens gémissent :
Prêts à la repousser, les plus hardis mollissent.
Et, voyant contre Dieu le diable accrédité,
N'osent qu'en bégayant prêcher la vérité.
Mollirons-nous aussi ? Non ; sans peur, sur ta trace,
Docte abbé, de ce pas j'irai leur dire en face :
« Ouvrez les yeux, enfin, aveugles dangereux,
Oui, je vous le soutiens, il serait moins affreux
De ne point reconnaître un Dieu maître du monde,
Et qui règle à son gré le ciel, la terre et l'onde,
Qu'en avouant qu'il est et qu'il sut tout former,
D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer.
Un si bas, si honteux, si faux christianisme
Ne vaut pas de Platon l'éclairé paganisme ;
Et chérir les vrais biens sans en savoir l'auteur,
Vaut mieux que, sans l'aimer, connaître un créateur.
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur si sainte,
Que je veux qu'en un cœur amène enfin la crainte,
Je n'entends pas ici ce doux saisissement,
Ces transports pleins de joie et de ravissement
Qui font des bienheureux la juste récompense,
Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'amour de Dieu, fécond en saints désirs,
N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs,
Souvent le cœur qui l'a ne le sait pas lui-même :
Tel craint de n'aimer pas, qui sincèrement aime ;

Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace et que froideur.
C'est ainsi quelquefois qu'un insolent mystique,
Au milieu des péchés tranquille fanatique,
Du plus parfait amour pense avoir l'heureux don,
Et croit posséder Dieu dans les bras du démon.

Voulez-vous donc savoir si la foi dans votre âme
Allume les ardeurs d'une sincère flamme?
Consultez-vous vous-même. A ses règles soumis,
Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis?
Combattez-vous vos sens? domptez-vous vos faiblesses?
Dieu dans le pauvre est-il l'objet de vos largesses?
Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa loi?
— Oui, dites-vous. — Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
« Qui fait exactement ce que ma loi commande,
« A pour moi », dit ce Dieu, « l'amour que je demande. »
Faites-le donc; et, sûr qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte âme éprouve.
« Marchez, courez à lui : qui le cherche le trouve » ;
Et plus de votre cœur il paraît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.
Mais ne soutenez point cet horrible blasphème,
Qu'un sacrement reçu, qu'un prêtre, que Dieu même,
Quoi que vos faux docteurs osent vous avancer,
De l'amour qu'on lui doit puisse vous dispenser. »

MADAME DESHOULIÈRES

(1638-1694)

PARAPHRASE DU PSAUME XII

Quousque, Domine...

Vous, du vaste univers et l'auteur et le maître,
Vous seul de qui j'attends un assuré secours,

Jusques à quand, Seigneur, passerai-je mes jours
Dans les cruels ennuis que le malheur fait naître?
Avez-vous résolu de m'oublier toujours?
Pour rendre mes peines légères,
Et pour me garantir des plus affreux hasards,
N'êtes-vous plus ce Dieu qu'ont adoré nos pères?
Jusques à quand de mes misères
Détournerez-vous vos regards?

Mes crimes seraient-ils plus grands que vos tendresses?
Hélas! jusques à quand voulez-vous que mon cœur
Soupire, et soit plongé dans d'amères tristesses?
Ne vous souvient-il plus Seigneur,
De vos magnifiques promesses?
Jusques à quand enfin ces mortels ennemis
Qui répandent sur moi le venin de leurs haines,
Et qui, pour m'opprimer, se sont cru tout permis,
Repaîtront-ils leurs yeux de l'excès de mes peines?

Daignez écouter mes soupirs
Et les vœux ardents que je forme;
Eclairez mon esprit, réglez tous mes désirs;
Que jamais dans les maux, jamais dans les plaisirs,
D'un dangereux sommeil mon âme ne s'endorme.
Que l'esprit ténébreux, de vos autels jaloux,
Lui que votre juste courroux
Précipita du ciel dans le fond de l'abîme,
Ne puisse se vanter d'avoir eu pour victime
Un cœur qui n'est fait que pour vous.

Au milieu des fléaux que votre main m'envoie,
Cette crainte me trouble et me glace d'effroi.
Ah! si je devenais sa proie,
Ceux que mon infortune élève contre moi
Goûteraient à longs traits une maligne joie!
Ma perte est l'objet de leurs vœux.
Mais, Seigneur, auriez-vous des oreilles pour eux?
Non, elles ne sont attentives
Qu'aux cris des malheureux, qu'aux soupirs des pécheurs,
Et c'est de là, grand Dieu, qu'au fort de mes douleurs



L'Ensevelissement du Christ, *dessin* de Michel-Ange.

Viennent ces espérances vives
Qui m'aident à porter le faix de mes malheurs.

Quand votre bonté que j'implore
Aura mis à couvert mes jours infortunés,
Des puissants ennemis à me suivre obstinés,
Quand elle aura calmé l'ennui qui me dévore,
Mon cœur, qu'un noir chagrin a presque consumé,
Sera par la joie animé.
Seigneur, il fera plus encore;
Dans ma bouche il mettra de ces airs éclatants
Que, du nord au midi, du couchant à l'aurore,
A la gloire du Dieu que l'univers adore,
Les peuples chanteront jusqu'à la fin des temps.

JEAN RACINE

(1639-1699)

HYMNES TRADUITES DU BRÉVIAIRE ROMAIN

I

Le Lundi, a Matines

Tandis que le sommeil, réparant la nature,
Tient enchaînés le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure!
Pour te louer dans la profonde nuit.

Que, dès notre réveil, notre voix te bénisse;
Qu'à te chercher, notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux; et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.

L'astre dont la présence écarte la nuit sombre
Viendra bientôt recommencer son tour:

O vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,
Disparaissez à l'approche du jour.

Nous t'implorons, Seigneur : tes bontés sont nos armes.
De tous péchés rends-nous purs à tes yeux ;
Fais que, t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe, son Fils, Esprit, leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin !

II

Le Mardi, a Laudes

L'oiseau vigilant nous réveille,
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit ;
Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille,
Et l'appelle à la vie où son jour nous conduit :

« Quittez, dit-il, la couche oisive
Où vous ensevelit une molle langueur ;
Sobres, chastes et purs, l'œil et l'âme attentive,
Veillez : je suis tout proche et frappe à votre cœur. »

Ouvrons donc l'œil à sa lumière,
Levons vers ce sauveur et nos mains et nos yeux,
Pleurons et gémissons : une ardente prière
Ecarte le sommeil et pénètre les cieux.

O Christ, ô soleil de justice !
De nos cœurs endurcis romps l'assoupissement,
Dissipe l'ombre épaisse où les plonge le vice,
Et que ton divin jour y brille à tout moment !

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint ! Qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours !

III

Le Mercredi, a Vêpres

Grand Dieu, qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée
Peins le centre des cieux,

Par toi roule à nos yeux, sur un char de lumière,
Le clair flambeau des jours,
De tant d'astres par toi la lune en sa carrière
Voit le différent cours ;

Ainsi sont séparés les jours des nuits prochaines
Par d'immuables lois ;
Ainsi tu fais connaître à des marques certaines
Les saisons et les mois.

Seigneur, répands sur nous ta lumière céleste,
Guéris nos maux divers ;
Que ta main secourable, aux démons si funeste,
Brise enfin tous nos fers.

Règne, ô Père éternel, Fils, sagesse increéée,
Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée
Et ne changes jamais.

PLAINTES D'UN CHRÉTIEN

SUR LES CONTRARIÉTÉS QU'IL ÉPROUVE AU DEDANS DE LUI-MÊME (1)

Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;

(1) C'est le deuxième des *Cantiques spirituels* de Racine ; il est tiré de l'*Epître de saint Paul aux Romains*, chap. VII.

L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais,
Je veux, mais (ô misère extrême !)
Je ne fais pas le bien que j'aime
Et je fais le mal que je hais !

O grâce, rayon salutaire !
Viens me mettre avec moi d'accord,
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

FÉNELON
(1651-1715)

TRADUCTION DU PSAUME Ier

Beatus vir...

Heureux qui, loin de l'impie,
Loin des traces des pécheurs,
Dérobe sa pure vie
A cette peste de mœurs,
Et qui nuit et jour médite
La loi dans son cœur écrite.

Tel sur les rives des eaux
L'arbre voit ses feuilles vertes,
De fleurs et de fruits couvertes.
Orner ses tendres rameaux.
Non, non, tel n'est pas l'impie.
Comme poudre au gré des vents
Sa grandeur évanouie
Devient le jouet des ans.

De nos saintes assemblées,
Des faveurs du ciel comblées,
Il ne verra plus la paix ;
Et dans l'horreur de son crime,
Sous ses pas s'ouvre l'abîme
Qui l'engloutit à jamais.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU
(1671-1741)

SUR L'AVEUGLEMENT DES HOMMES DU SIÈCLE (1)

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille !
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille !
Que l'univers se taise, et m'écoute parler !
Mes chants vont seconder les efforts de ma lyre :
L'Esprit saint me pénètre, il m'échauffe, et m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance :
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.

(1) Ode tirée du psaume XLVIII : *Audite hæc, omnes gentes.* — C'est l'ode III du Livre I.

Mais ô moment terrible ! ô jour épouvantable
Où la mort saisira ce fortuné coupable
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde.
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile,
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile,
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort !
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes ?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir.
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente,
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,

Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos gloires passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères,
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

SUR LES DISPOSITIONS QUE L'HOMME DOIT APPORTER A LA PRIÈRE (1)

Le Roi des cieux et de la terre
Descend au milieu des éclairs ;
Sa voix comme un bruyant tonnerre
S'est fait entendre dans les airs.
Dieux mortels, c'est vous qu'il appelle.
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains.
Dans ses yeux la flamme étincelle,
Et le glaive brille en ses mains.

Ministres de ses lois augustes,
Esprits divins qui le servez,
Assemblez la troupe des justes
Que les œuvres ont éprouvés ;
Et de ces serviteurs utiles
Séparez les âmes serviles
Dont le zèle, oisif en sa foi,
Par des holocaustes stériles
A cru satisfaire à la loi.

Allez, saintes Intelligences,
Exécutez ses volontés ;

(1) Ode tirée du psaume XLIX : *Deus deorum locutus est, et vocavit terram.* — C'est l'ode XI du Livre I.

Tandis qu'à servir ses vengeances
Les cieux et la terre invités
Par des prodiges innombrables
Apprendront à ces misérables
Que le jour fatal est venu
Qui fera connaître aux coupables
Le juge qu'ils ont méconnu.

Ecoutez ce juge sévère,
Hommes charnels, écoutez tous :
« Quand je viendrai dans ma colère
Lancer mes jugements sur vous,
Vous m'alléguerez les victimes
Que sur mes autels légitimes
Chaque jour vous sacrifiez ;
Mais ne pensez pas que vos crimes
Par là puissent être expiés.

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes et vos troupeaux ?
Dieu boit-il le sang des génisses ?
Mange-t-il la chair des taureaux ?
Ignorez-vous que son empire
Embrasse tout ce qui respire
Et sur la terre et dans les mers,
Et que son souffle seul inspire
L'âme à tout ce vaste univers ? »

Offrez, à l'exemple des anges,
A ce Dieu, votre unique appui,
Un sacrifice de louanges,
Le seul qui sait digne de lui.
Chantez, d'une voix ferme et sûre,
De cet auteur de la nature
Les bienfaits toujours renaissants ;
Mais sachez qu'une main impure
Peut souiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :
« Oses-tu, pécheur criminel,

D'un Dieu dont la loi te condamne
Chanter le pouvoir éternel,
Toi qui, courant à ta ruine,
Fus toujours sourd à ma doctrine,
Et, malgré mes secours puissants,
Rejetant toute discipline,
N'as pris conseil que de tes sens ?

Si tu voyais un adultère,
C'était lui que tu consultais ;
Tu respirais le caractère
Du voleur que tu fréquentais.
Ta bouche abondait en malice ;
Et ton cœur, pétri d'artifice,
Contre ton frère encouragé,
S'applaudissait du précipice
Où ta fraude l'avait plongé.

Contre une impiété si noire
Mes foudres furent sans emploi ;
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu pensait comme toi.
Mais apprends, homme détestable,
Que ma justice formidable
Ne se laisse point prévenir,
Et n'en est pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc, âmes grossières ;
Commencez par régler vos mœurs.
Moins de faste dans vos prières,
Plus d'innocence dans vos cœurs.
Sans une âme légitimée
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'est qu'une fumée
Qui déshonore mes autels. »

ACTIONS DE GRACES

POUR LES BIENFAITS QU'ON A REÇUS DE DIEU (1)

La gloire du Seigneur, sa grandeur immortelle,
De l'univers entier doit occuper le zèle ;
Mais, sur tous les humains qui vivent sous ses lois,
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

Sion, montagne auguste et sainte,
Formidable aux audacieux,
Sion, séjour délicieux,
C'est toi, c'est ton heureuse enceinte
Qui renferme le Dieu de la terre et des cieux.

O murs ! ô séjour plein de gloire !
Mont sacré, notre unique espoir,
Où Dieu fait régner la victoire
Et manifeste son pouvoir !

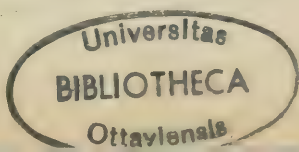
Cent rois, ligués entre eux pour nous livrer la guerre,
Etaient venus sur nous fondre de toutes parts.
Ils ont vu nos sacrés remparts :
Leur aspect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.

Le Seigneur, dans leur camp, a semé la terreur :
Il parle, et nous voyons leurs trônes mis en poudre.
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs soldats consternés d'horreur,
Leurs vaisseaux submergés ou brisés par la foudre,
Monuments éternels de sa juste fureur.

Rien ne saurait troubler les lois inviolables
Qui fondent le bonheur de ta sainte cité :
Seigneur, toi-même en as jeté
Les fondements inébranlables.
Au pied de tes autels, humblement prosternés,
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.

---

(1) Cantique tiré du psaume LXVII : *Magnus Dominus et laudabilis nimis.* (Livre I.)



Des lieux chéris où le jour prend naissance
Jusqu'aux climats où finit sa splendeur,
Tout l'univers révère ta puissance,
Tous les mortels adorent ta grandeur.

Publions les bienfaits, célébrons la justice
Du Souverain de l'univers :
Que le bruit de nos chants vole au delà des mers ;
Qu'avec nous la terre s'unisse ;
Que nos voix pénètrent les airs ;
Elevons jusqu'à lui nos cœurs et nos concerts.

Vous, fille de Sion, florissante jeunesse,
Joignez-vous à nos chants sacrés ;
Formez des pas et des sons d'allégresse
Autour de ces murs révérés.
Venez offrir des vœux pleins de tendresse
Au Seigneur que vous adorez.

Peuple, de qui l'appui sur sa bonté se fonde,
Allez dans tous les coins du monde
A son nom glorieux élever des autels ;
Les siècles à venir béniront votre zèle
Et de ses bienfaits immortels
L'Eternel comblera votre race fidèle.

Marquons-lui notre amour par des vœux éclatants ;
C'est notre Dieu, c'est notre père,
C'est le roi que Sion révère.
De son règne éternel les glorieux instants
Dureront au delà des siècles et des temps.

HOUDARD DE LA MOTTE

(1672-1731)

LE VEAU D'OR (1)

Sur le Mont Sinaï l'auteur de la Nature
Gravait ses saintes lois de son doigt souverain,
Dans le temps qu'Israël incrédule et parjure
Adorait à sa honte un dieu fait de sa main.

Partout le feu sacré s'allume,
Les chants résonnent, l'encens fume;
Partout aux victimes, aux vœux
Se joignent les ris et les jeux.
Mais devant le dieu qu'ils encensent
Tous leurs hommages sont perdus,
Et leurs vœux ne sont entendus
Que du Dieu jaloux qu'ils offensent.

Ah! Moïse, calmez le céleste courroux;
Pour réparer l'erreur redoublez votre zèle;
Lui seul peut arrêter les coups
D'un bras déjà levé sur un peuple infidèle.

Je le vois qui descend du redoutable Mont.
Tremblez, ingrats, tremblez du zèle qui l'anime,
Et voyez déjà sur son front
Le châtiment de votre crime.

« Que ceux qui sont pour le Seigneur
Dit-il, à ma voix obéissent;
S'ils n'ont point eu de part à l'idolâtre erreur
Qu'ils s'arment et qu'ils la punissent. »

Les enfants de Lévi courent à cette voix.
Ces ministres du Ciel, enflammés, intrépides,

(1) *Cantates tirées de l'Ecriture Sainte.*

Par d'héroïques parricides
Vont mériter d'augustes droits.

Ciel ! quel carnage épouvantable !
La terreur vole devant eux.
Quelles plaintes ! quels cris affreux !
Partout coule le sang coupable.

Allez immoler des ingrats ;
C'est l'Eternel qui le commande ;
Frappez, frappez, ne craignez pas
Que leur Idole les défende.

C'en est assez, ô Ciel ! Leur sang vient de laver
L'injure que t'a fait leur sacrilège audace.
Tu te laisses fléchir ; il est temps de sauver
Les restes d'Israël qui te demandent grâce ;
Pourras-tu détruire une race
Qu'un serment éternel t'oblige à conserver ?

Mortels, brisez des dieux frivoles
Encor plus impuissants que vous.
Que sous mille bras vos idoles
Tombent aux pieds du Dieu jaloux !
C'est trop irriter sa puissance ;
Attirez sur vous ses bienfaits :
Aimez en lui le Dieu de paix
Et craignez le Dieu de vengeance.

HYMNE

Veni Creator spiritu.

Esprit saint, reçois notre hommage,
C'est toi qui viens nous l'inspirer.
Puisque nos cœurs sont ton ouvrage,
Ne les laisse pas s'égarer.

Toi, le don de Dieu, Dieu toi-même,
Source inépuisable d'amour,

Feu divin, Charité suprême,
Clarté plus vive que le jour,

Toi qui nous fais ce que nous sommes,
Doigt puissant du bras souverain,
Dont les dons prodigués aux hommes
Dégagent le serment divin,

Dans l'esprit répands la sagesse,
Allume l'amour dans le cœur,
Soutiens le corps que sa faiblesse,
De l'âme rend souvent vainqueur.

Chasse le tentateur avide
De nous voir partager son sort ;
Devant nous, si ton feu nous guide,
Vont fuir les dangers et la mort.

Par Toi, luise en nous ce mystère
Où la raison n'a point de lieu,
Du Fils, de l'Esprit et du Père,
Trois personnes, mais un seul Dieu.

Honneur au Père à qui tout cède,
Gloire au Fils, à l'Esprit des deux
Qui du Père et du Fils procède,
Eternel et puissant comme eux !

LOUIS RACINE

(1692-1763)

LES LARMES DE LA PENITENCE

Grâce, grâce, suspend l'arrêt de tes vengeances
Et détourne un moment tes regards irrités.
J'ai péché, mais je pleure ; oppose à mes offenses,
Oppose à leur grandeur celle de tes bontés.

Je sais tous mes forfaits, j'en connais l'étendue :
En tous lieux, à toute heure, ils parlent contre moi ;
Par tant d'accusateurs mon âme confondue
Ne prétend pas contre eux disputer devant toi.

Tu m'avais par la main conduit dès ma naissance ;
Sur ma faiblesse en vain je voudrais m'excuser :
Tu m'avais fait, Seigneur, goûter ta connaissance,
Mais, hélas ! de tes dons je n'ai fait qu'abuser.

De tant d'iniquités la foule m'environne ;
Fils ingrat, cœur perfide en proie à mes remords,
La terreur me saisit ; je frémis, je frissonne ;
Pâle et les yeux éteints, je descends chez les morts.

Ma voix sort du tombeau ; c'est du fond de l'abîme
Que j'élève vers toi mes douloureux accents :
Fais monter jusqu'aux pieds de ton trône sublime
Cette mourante voix et ces cris languissants.

O mon Dieu... Quoi ! ce nom, je le prononce encore ?
Non, non, je t'ai perdu, j'ai cessé de t'aimer,
O juge qu'en tremblant je supplie et j'adore !
Grand Dieu, d'un nom plus doux je n'ose te nommer.

Dans le gémissement, l'amertume et les larmes,
Je repasse des jours perdus dans les plaisirs ;
Et voilà tout le fruit de ces jours pleins de charmes :
Un souvenir affreux, la honte et les soupirs.

Ces soupirs devant toi sont ma seule défense :
Par eux un criminel espère t'attendrir ;
N'as-tu pas en effet un trésor de clémence ?
Dieu de miséricorde, il est temps de l'ouvrir.

Où fuir, où me cacher, tremblante créature,
Si tu viens en courroux pour compter avec moi ?
Que dis-je ? Etre infini, ta grandeur me rassure,
Trop heureux de n'avoir à compter qu'avec toi !

Près d'une majesté si terrible et si sainte,
Que suis-je ? Un vil roseau : voudrais-tu le briser ?



La Transfiguration, *par* Raphaël.

Hélas ! si du flambeau la clarté s'est éteinte,
La mèche fume encor : voudrais-tu l'écraser ?

Que l'homme soit pour l'homme un juge inexorable :
Où l'esclave aurait-il appris à pardonner ?
C'est la gloire du maître ; absoudre le coupable
N'appartient qu'à celui qui peut le condamner.

Tu le peux, mais souvent tu veux qu'il te désarme :
Il te fait violence, il devient ton vainqueur.
Le combat n'est pas long : il ne faut qu'une larme.
Que de crimes efface une larme du cœur !

Jamais de toi, grand Dieu, tu nous l'as dit toi-même,
Un cœur humble et contrit ne sera méprisé.
Voilà le mien : regarde, et reconnais qu'il t'aime ;
Il est digne de toi : la douleur l'a brisé.

Si tu le ranimais de sa première flamme,
Qu'il reprendrait bientôt sa joie et sa vigueur !
Mais non, fais plus pour moi : renouvelle mon âme,
Et daigne dans mon sein créer un nouveau cœur.

De mes forfaits alors je te ferai justice,
Et ma reconnaissance armera ma rigueur !
Tu peux me confier le soin de mon supplice :
Je serai contre moi mon juge et ton vengeur.

Le châtiment au crime est toujours nécessaire ;
Ma grâce est à ce prix, il faut la mériter.
Je te dois, je le sais, je te veux satisfaire :
Donne-moi seulement le temps de m'acquitter.

Ah ! plus heureux celui que tu frappes en père !
Il connaît ton amour par ta sévérité.
Ici-bas quels que soient les coups de ta colère,
L'enfant que tu punis n'est pas déshérité.

Coupe, brûle ce corps, prends pitié de mon âme ;
Frappe, fais-moi payer tout ce que je te dois.
Arme-toi, dans le temps, du fer et de la flamme,
Mais dans l'éternité, Seigneur, épargne-moi.

Quand j'aurais à tes lois obéi dès l'enfance,
Criminel en naissant, je ne dois que pleurer.
Pour retourner à toi, la route est la souffrance :
Loi triste, route affreuse... entrons sans murmurer.

De la main de ton fils je reçois le calice ;
Mais je frémis, je sens ma main prête à trembler.
De ce troupeau honteux mon cœur est-il complice ?
Suis-je si criminel ? voudrais-je reculer ?

LEFRANC DE POMPIGNAN

(1709-1784)

ODE TIREE DES PSAUMES XIII ET XV (1)

L'Impie a dit : « Brisons ces temples.
Non, je ne connais point de Dieu. »
Il le dit, et porte en tout lieu
Ses pas impurs et ses exemples.
Le Seigneur s'en émeut, et, du plus haut des cieux,
Sur les enfants de l'homme il arrête les yeux.

Il cherche un juste sur la terre,
Il cherche et ne le trouve pas.
Par le plus noir des attentats
L'homme à son Dieu livre la guerre.
Et de l'iniquité les ministres sanglants
Exécutent partout ses ordres insolents.

Tes ennemis sont dans l'ivresse :
Tu dis un mot ils ne sont plus.
Mais le bonheur de tes élus
Comme toi durera sans cesse ;

(1) C'est l'ode IV du premier livre des *Poésies sacrées*.

Le pécheur à la fin tombera sous tes coups :
Le temps est fait pour lui, l'Eternité pour nous.

Tout nous annonce ta Victoire.
Objet de ton fidèle amour.
Sion verra luire le jour
De ta puissance et de ta gloire.
Jacob sorti des fers, Jacob, tranquille, heureux,
T'offrira, plein de joie, et ses dons et ses vœux.

MALFILATRE

(1732-1767)

LE SOLEIL FIXE AU MILIEU DES PLANÈTES

L'homme a dit : « Les cieux m'environnent.
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent
La nature me fit le roi :
Pour moi seul le Soleil se lève,
Pour moi seul le Soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers. »

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Que sommes-nous, faibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil ?
Insensés ! nous parlons en maîtres,
Nous qui dans l'océan des êtres
Nageons tristement confondus,
Nous dont l'existence légère,

Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paraît, et n'est plus !

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts ?
Le Soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps ?

Au milieu d'un vaste fluide
Que la main du Dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errants ;
Sans cesse une force contraire
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrents.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au Soleil ses présents ;
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisants.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour à tour à ses doux rayons ;
Et sous les signes inclinée,
La Terre, promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré Soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil ! image de mon Dieu !

Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur ;
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

GILBERT

(1751-1780)

LE JUGEMENT DERNIER

« Quels biens vous ont produits vos sauvages vertus.
Justes ? Vous avez dit « Dieu nous protège en père » ;
Et partout opprimés, vous rampez, abattus
Sous les pieds du méchant dont l'audace prospère.
Implorez ce Dieu défenseur ;
En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance.
Est-il aveugle et sourd ? Est-il d'intelligence
Avec l'impie et l'oppresseur ?

— Méchants, suspendez vos blasphèmes.
Est-ce pour le braver qu'il nous donne la voix ?
Il nous frappe, il est vrai ; mais sans juger ses lois,
Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
Ce soleil, témoin de nos pleurs,
Amène à pas pressés le jour de sa justice.
Dieu nous paiera de nos douleurs,
Dieu viendra nous venger des triomphes du Vice.

— Qu'il vienne donc, ce Dieu, s'il a jamais été !
Depuis que du Malheur les Vertus sont sujettes,
L'infortuné l'appelle et n'est point écouté.
Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes.

Est-ce là ce Dieu généreux?
Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille?
Allez, imitez-nous, et tandis qu'il sommeille,
Soyez coupables, mais heureux. »

Quel bruit s'est élevé? La trompette sonnante
A retenti de tous côtés;
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfants de la Terre
Le dernier jour de l'Univers?

L'Océans révolté loin de son lit s'élance
Et de ses flots séditieux
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait! L'Eternel trop longtemps méprisé
Sort de la nuit profonde
Où, loin des yeux de l'homme, il s'était reposé :
Il a paru; c'est lui, son pied frappe le Monde
Et le Monde est brisé.

Tremblez, humains; voici de ce juge suprême,
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadème :
Ici l'homme à l'homme est égal;
Ici la Vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats :
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, âmes des morts;
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu; c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les Morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent

Et près de l'Eternel en désordre s'avancent
Pâles et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion ! oh ! combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus !
Le Musulman, le Juif, le Chrétien, l'Infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant ! que de cris lamentables !
Ciel ! qui pourrait compter le nombre des coupables ?
Ici, près de l'ingrat
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquaient du sang de l'Innocence
Avec ses fiers persécuteurs ;
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces grands semaient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir ? Où se cacher ? L'œil vengeur vous poursuit,
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème.
Les antres, les rochers, l'Univers est détruit :
Tout est plein de l'Etre Suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans les jours de la Clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'Innocence :
Son Dieu dort-il ? répondez-nous.
Vous pleurez ! Vains regrets ! ces pleurs font notre joie.
A l'ange de la Mort Dieu vous a promis tous,
Et l'Enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté ?
Ciel ! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la Volupté !
Fuyez ! pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfants doivent-ils connaître la terreur
Lorsqu'ils approchent de leur père ?

Quoi ! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel, rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes !
Des vieillards, des enfants, quelques infortunés !
A peine mon regard voit, entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts ?
Le Tout-Puissant parlait ; ses accents redoutables
Les ont plongés dans les Enfers.
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère,
Les amis, les amants, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître,
Légions de méchants, honteux de se connaître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le Juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Eternel,
Il se repose environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble et n'ont rien de mortel ;
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'Empire ;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Eternel a brisé son tonnerre inutile ;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

DESORGUES (1)

(1764-1808)

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME (1)

1794

Père de l'univers, suprême intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélas ton être à la reconnaissance,
Qui seule éleva tes autels.

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes ;
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir,
Et sans les occuper tu remplis tous les mondes,
Qui ne peuvent te contenir.

Tout émane de toi, grande et première cause,
Tout s'épure aux rayons de ta divinité ;
Sur ton culte immortel la morale repose,
Et sur les mœurs la liberté.

Pour venger leur outrage et ta gloire offensée,
L'auguste Liberté, ce fléau des pervers,
Sortit au même instant de ta vaste pensée
Avec le plan de l'Univers.

Dieu puissant ! elle seule a vengé ton injure ;
De son culte elle-même instruisant les mortels,
Leva le voile épais qui couvrait la nature,
Et vint absoudre tes autels.

---

(1) Théodore Desorgues, poète provençal, et bossu par devant et par derrière. Ses œuvres n'ont pas une grande valeur et son *Hymne à l'Etre Suprême* est probablement sa meilleure composition. Interné à Charenton, à cause d'une chanson qu'il avait faite contre Napoléon, c'est dans cet asile qu'il mourut en 1808.

O toi ! qui du néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour,
Fais plus : verse en nos cœurs ta sagesse immortelle,
Embrase-nous de ton amour.

De la haine des rois anime la Patrie,
Chasse les vains désirs, l'injuste orgueil des rangs,
Le luxe corrupteur, la basse flatterie,
Plus fatale que les tyrans.

Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous justes.
Règne, règne au delà du tout illimité ;
Enchaîne la nature à tes décrets augustes,
Laisse à l'homme la Liberté.

CHATEAUBRIAND

(1768-1848)

PEINTURE DE DIEU

(*Tirée de l'Ecriture.*)

Savez-vous, ô pécheur, quel est ce Dieu jaloux
Quand l'œuvre de l'impie allume son courroux ?
Sur un char foudroyant il roule dans l'espace ;
La Mort et le Démon volent devant sa face ;
Les trois cieux, dont il fait trembler l'immensité,
S'abaissent sous les pas de son éternité ;
Le soleil pâlissant et la lune sanglante
Marchent à la lueur de sa face brûlante ;
Des gouffres de l'enfer il fait sortir la nuit ;
Il parle, tout se tait ; la mer le voit, et fuit,
Et l'Abîme, du fond des vagues tourmentées,
Lève en criant vers lui ses mains épouvantées.
Au crime couronné ce Dieu redit : « Malheur ! »
Et c'est le même Dieu qui bénit la douleur !

Paris, 1810.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

(1786-1859)

RETOUR DANS UNE ÉGLISE

Eglise ! église où de mon âme,
Moitié de pleurs, moitié de flamme,
Et prompt comme l'oiseau de mer,
Coula le flot le plus amer !

Eglise où ma jeunesse blonde,
Craintive ensemble et vagabonde,
Attirée aux chants du saint lieu,
N'accourait pas toute vers Dieu !

Eglise où chaque dalle usée,
D'un tendre poids scandalisée,
Dénonça deux ans, jour par jour,
Des pas que rejoignait l'Amour !

Eglise où mon heure allait vite
Pour rencontrer à l'eau bénite
Une autre âme que j'y voyais,
Une main qu'ailleurs je fuyais !

Eglise vainement austère,
Où le doux encens de la terre,
Ruisselant sur mes longs cheveux,
Egarait le cours de mes vœux !

Eglise où mon humble famille,
Moins morte aux soupirs de sa fille,
Planait sur mon sort abattu
Et criait dans l'air : « Que veux-tu ? »

Le savais-je, ô Dieu de mon père ?
Où va-t-on vers ce qu'on espère ?
Où fuit-on l'ombre de ses pas ?...
Dieu ! savais-je où l'on n'aime pas ?

Dieu des larmes, le sais-je encore ?
Je n'ai su qu'un mal qui dévore,
Un mal dont on n'ose souffrir,
Ni vivre, ô mon Dieu ! ni mourir.

Eglise ! église, ouvrez vos portes
Et vos chaînes douces et fortes
Aux élancements de mon cœur
Qui frappe à la grille du chœur.

Ouvrez ! Je ne suis plus suivie
Que par moi-même et par la vie
Qui fait chanceler sous son poids
Mon âme et mon corps à la fois.

Ouvrez ! Je suis triste et blessée,
Seule sous mon aile abaissée ;
Il n'est plus de pas sur mes pas,
Ni d'âme qui me parle bas.

Ouvrez à mon sort sans patrie,
Flottant comme une algue flétrie !
Des deux voix tendres d'autrefois
Vous n'entendrez plus qu'une voix !

LES SANGLOTS

Ah ! l'enfer est ici ! l'autre me fait moins peur.
Pourtant le purgatoire inquiète mon cœur.

On m'en a trop parlé pour que ce nom funeste
Sur un si faible cœur ne serpente et ne reste.

Et quand le flot des jours me défait fleur à fleur,
Je vois le purgatoire au fond de ma pâleur.

S'ils ont dit vrai, c'est là qu'il faut aller s'éteindre,
O Dieu de toute vie ! avant de vous atteindre.

C'est là qu'il faut descendre, et sans lune et sans jour,
Sous le poids de la crainte et la croix de l'amour,

Pour entendre gémir les âmes condamnées
Sans pouvoir dire : « Allez ! vous êtes pardonnées. »

Sans pouvoir les tarir, ô douleur des douleurs !
Sentir filtrer partout les sanglots et les pleurs ;

Se heurter dans la nuit des cages cellulaires
Que nulle aube ne teint de ses prunelles claires ;

Ne savoir où crier au Sauveur méconnu :
« Hélas ! mon doux Sauveur, n'êtes-vous pas venu ? »

Ah ! j'ai peur d'avoir peur, d'avoir froid ; je me cache
Comme un oiseau tombé qui tremble qu'on l'attache.

Je rouvre tristement mes bras au souvenir...
Mais c'est le purgatoire, et je le sens venir.

C'est là que je me rêve après la mort, menée
Comme une esclave en faute au bout de sa journée,

Cachant sous ses deux mains son front pâle et flétri
Et marchant sur son cœur par la terre meurtri.

C'est là que je m'en vais au devant de moi-même
N'osant y souhaiter rien de tout ce que j'aime.

Je n'aurais donc plus rien de charmant dans le cœur
Que le lointain écho de leur vivant bonheur.

Ciel ! où m'en irai-je,
Sans pieds pour courir ?
Ciel ! où frapperai-je,
Sans clé pour ouvrir ?

Sous l'arrêt éternel repoussant ma prière,
Jamais plus le soleil n'atteindra ma paupière

Pour l'essuyer du monde et des tableaux affreux
Qui font baisser partout mes regards douloureux.

Plus de soleil ! Pourquoi ? Cette lumière aimée
Aux méchants de la terre est pourtant allumée ;

Sur un pauvre coupable à l'échafaud conduit
Comme un doux « Viens à moi » l'orbe s'épanche et luit.

Plus de feu nulle part! Plus d'oiseaux dans l'espace!
Plus d'*Ave Maria* dans la brise qui passe!

Au bord des lacs taris plus un roseau mouvant!
Plus d'air pour soutenir un atome vivant!

Ces fruits que tout ingrat sent fondre sous sa lèvre
Ne feront plus couler leurs fraîcheur dans ma fièvre;

Et de mon cœur absent qui viendra m'oppresser
J'amasserai les pleurs sans pouvoir les verser.

Ciel! où m'en irai-je
Sans pieds pour courir?
Ciel! où frapperai-je,
Sans clé pour ouvrir?

Plus de ces souvenirs qui m'emplissent de larmes,
Si vivants que toujours je vivrais de leurs charmes;

Plus de famille, au soir, assise sur le seuil
Pour bénir son sommeil chantant devant l'aïeul;

Plus de timbre adoré dont la grâce invincible
Eût forcé le néant à devenir sensible;

Plus de livres divins comme effeuillés des cieux,
Concerts que tous mes sens écoutaient par mes yeux!

Ainsi n'oser mourir quand on n'ose plus vivre
Ni chercher dans la mort un ami qui délivre!

O parents, pourquoi donc nos fleurs sur nos berceaux
Si le ciel a maudit l'arbre et les arbrisseaux?

Ciel! où m'en irai-je,
Sans pieds pour courir?
Ciel! où frapperai-je,
Sans clé pour ouvrir?

Sous la croix qui s'incline à l'âme prosternée
Punie après la mort du malheur d'être née !

Mais quoi ! dans cette mort qui se sent expirer,
Si quelque cri lointain me disait d'espérer ?

Si, dans ce ciel éteint, quelque étoile pâlie
Envoyait sa lueur à ma mélancolie ?

Sous ces arceaux tendus d'ombre et de désespoir,
Si des yeux inquiets s'allumaient pour me voir ?

Oh ! ce serait ma mère intrépide et bénie
Descendant réclamer sa fille assez punie.

Oui ! ce serait ma mère ayant attendri Dieu
Qui viendra me sauver de cet horrible lieu

Et relever au vent de la jeune espérance
Son dernier fruit tombé mordu par la souffrance.

Je sentirai ses bras si beaux, si doux, si forts,
M'étreindre et m'enlever dans ses puissants efforts ;

Je sentirai couler dans mes naissantes ailes
L'air pur qui fait monter les libres hirondelles,

Et ma mère en fuyant pour ne plus revenir
M'emportera vivante à travers l'avenir !

Mais avant de quitter les mortelles campagnes
Nous irons appeler des âmes pour compagnes,

Au bout du champ funèbre où j'ai mis tant de fleurs,
Nous ébattre aux parfums qui sont nés de mes pleurs.

Et nous aurons des voix, des transports et des flammes
Pour crier : « Venez-vous ? » à ces dolentes âmes.

« Venez-vous vers l'été qui fait tout refleurir,
Où nous allons aimer sans pleurer, sans mourir ?

« Venez, venez voir Dieu ! nous sommes ses colombes.
Jetez là vos linceuls, les cieux n'ont plus de tombes,



Le Divin Maitre, *par* Léonard de Vinci.

« Le Sépulcre est rompu par l'éternel amour,
Ma mère nous enfante à l'éternel séjour ! »

LAMARTINE

(1790-1869)

STANCES (1).

Et j'ai dit à mon cœur : « Que faire de la vie ? »
Irai-je encor, suivant ceux qui m'ont devancé,
Comme l'agneau qui passe où sa mère a passé,
Imiter des mortels l'immortelle folie ?

L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon,
Et la vague engloutit ses vœux et son navire ;
Dans le sein de la gloire où son génie aspire,
L'autre meurt énivré par l'écho d'un vain nom.

Avec nos passions formant sa vaste trame,
Celui-là fonde un trône, et monte pour tomber ;
Dans des songes plus doux aimant à succomber,
Celui-là lit son sort dans les yeux d'une femme.

Le paresseux s'endort dans les bras de la faim ;
Le laboureur conduit sa fertile charrue ;
Le savant pense et lit ; le guerrier frappe et tue ;
Le mendiant s'assied sur le bord du chemin.

Où vont-ils cependant ? Ils vont où va la feuille
Que chasse devant lui le souffle des hivers.
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers
Ces générations que le temps sème et cueille.

Ils luttaient contre lui, mais le temps a vaincu :
Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives,

(1) *Nouvelles méditations*, Hachette et Cie, édit.

Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.
Ils sont nés, ils sont morts : Seigneur, ont-ils vécu ?

Pour moi, je chanterai le Maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore.

La terre m'a crié : « Qui donc est le Seigneur ? »
Celui dont l'âme immense est partout répandue,
Celui dont un seul pas mesure l'étendue,
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur,

Celui qui du néant a tiré la matière,
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,
Celui qui sans rivage a renfermé les mers,
Celui qui d'un regard a lancé la lumière,

Celui qui ne connaît ni jour ni lendemain,
Celui qui de tout temps de soi-même s'enfante,
Qui vit dans l'avenir comme à l'heure présente,
Et rappelle les temps échappés de sa main :

C'est lui, c'est le Seigneur !... Que ma langue redise
Les cent noms de sa gloire aux enfants des mortels ;
Comme la harpe d'or pendue à ses autels,
Je chanterai pour lui jusqu'à ce qu'il me brise.

VICTOR HUGO

(1802-1885)

JÉHOVAH (1)

Domine, enim sunt cardines terræ,
et posuit super eos orbem.
CANT. ANNÆ. I.

Jéhovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde.
JOSEPH DE MAISTRE
(*Soirées de Saint-Pétersbourg*).

Gloire à Dieu seul ! son nom rayonne en ses ouvrages !
Il porte dans sa main l'univers réuni ;
Il mit l'éternité par delà tous les âges,
Par delà tous les cieux il jeta l'infini.

Il a dit au chaos sa parole féconde,
Et d'un mot de sa voix laissé tomber le monde.
L'archange auprès de lui compte les nations,
Quand, des jours et des lieux franchissant les espaces,
Il dispense aux siècles leurs races
Et mesure leur temps aux générations !
Rien n'arrête en son cours sa puissance prudente.
Soit qui son souffle immense, aux ouragans pareils,
Pousse de sphère en sphère une comète ardente,
Ou dans un coin du monde éteigne un vieux soleil,

Soit qu'il sème un volcan sous l'océan qui gronde,
Courbe ainsi que les flots le front altier des monts,
Ou de l'Enfer troublé touchant la voûte immonde,
Au fond des mers de feu chasse les noirs démons !

Oh ! la création se meut dans ta pensée,
Seigneur ! tout suit la vie en tes desseins tracée.

---

(1) *Odes et Ballades.* Livre IV, Ballade XVIII.

Ton bras jette un rayon au milieu des hivers,
Défend la veuve en pleurs du publicain avide,
Ou dans un ciel lointain, séjour désert du vide,
Crée en passant un univers !

L'homme n'est rien sans lui, l'homme, débile proie
Que le malheur dispute un moment au trépas ;
Dieu lui donne le deuil ou lui reprend la joie ;
Du berceau vers la tombe il a compté ses pas.

Son nom, que des élus la harpe d'or célèbre,
Est redit par les voix de l'univers sauvé ;
Et lorsqu'il retentit dans son écho funèbre,
L'Enfer maudit son roi par les cieux réprouvé !

Oui, les anges, les saints, les sphères étoilées,
Et les âmes des morts devant toi rassemblées,
O Dieu ! font de ta gloire un concert solennel ;
Et tu veux bien que l'homme, être humble et périssable,
Marchant dans la nuit sur le sable,
Mêle un chant éphémère à cet hymne éternel !

Gloire à Dieu seul ! Son nom rayonne en ses ouvrages !
Il porte dans sa main l'univers réuni ;
Il mit l'éternité par delà tous les âges,
Par delà tous les cieux, il jeta l'infini !

ÉCRIT AU BAS D'UN CRUCIFIX (1)

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

(1) *Les Contemplations.* Tome I, Livre III. IV.

CROIRE, MAIS PAS EN NOUS (1)

Parce qu'on a porté du pain, du linge blanc,
A quelque humble logis sous les combles tremblant
Comme le nid parmi les feuilles inquiètes ;
Parce qu'on a jeté ses restes et ses miettes
Au petit enfant maigre, au vieillard pâlissant,
Au pauvre qui contient l'éternel tout-puissant ;
Parce qu'on a laissé Dieu manger sous sa table,
On se croit vertueux, on se croit charitable !
On dit : « Je suis parfait ! louez-moi ; me voilà ! »
Et, tout en blâmant Dieu de ceci, de cela,
De ce qu'il pleut, du mal dont on le dit la cause,
Du chaud, du froid, on fait sa propre apothéose.
Le riche qui, gorgé, repu, fier, paresseux,
Laisse un peu d'or rouler de son palais sur ceux
Que le noir janvier glace et que la faim harcèle,
Ce riche-là, qui brille et donne une parcelle
De ce qu'il a de trop à qui n'a pas assez,
Et qui, pour quelques sous du pauvre ramassés,
S'admire et ferme l'œil sur sa propre misère,
S'il a le superflu, n'a pas le nécessaire :
La justice ; et le loup rit dans l'ombre en marchant
De voir qu'il se croit bon pour n'être pas méchant.
Nous bons ! nous fraternels ! ô fange et pourriture !
Mais tournez donc vos yeux vers la mère nature !
Que sommes-nous, cœurs froids où l'égoïsme bout,
Auprès de la bonté suprême éparse en tout ?
Toutes nos actions ne valent pas la rose.
Dès que nous avons fait par hasard quelque chose,
Nous nous vantons, hélas ! vains souffles qui fuyons !
Dieu donne l'aube au ciel sans compter les rayons,
Et la rosée aux fleurs sans mesurer les gouttes ;
Nous sommes le néant ; nos vertus tiendraient toutes
Dans le creux de la pierre où vient boire l'oiseau.
L'homme est l'orgueil du cèdre emplissant le roseau.
Le meilleur n'est pas bon, vraiment, tant l'homme est [frêle,

(1) *Les Contemplations*. Tome II. Livre VI, V.

Et tant notre fumée à nos vertus se mêle !
Le bienfait, par nos mains pompeusement jeté,
S'évapore aussitôt dans notre vanité.
Même en le prodiguant aux pauvres d'un air tendre,
Nous avons tant d'orgueil que notre or devient cendre.
Le bien que nous faisons est spectre comme nous.
L'Increé, seul vivant, seul terrible et seul doux,
Qui juge, aime, pardonne, engendre, construit, fonde,
Voit nos hauteurs avec une pitié profonde.
Ah ! rapides passants ! ne comptons pas sur nous,
Comptons sur lui. Pensons et vivons à genoux ;
Tâchons d'être sagesse, humilité, lumière ;
Ne faisons point un pas qui n'aille à la prière ;
Car nos perfections rayonneront bien peu
Après la mort, devant l'étoile et le ciel bleu.
Dieu seul peut nous sauver. C'est un rêve de croire
Que nos lueurs d'en bas sont là-haut de la gloire.
Si lumineux qu'il ait paru dans notre horreur,
Si doux qu'il ait été pour nos cœurs pleins d'erreur,
Quoi qu'il ait fait, celui que sur la terre on nomme
Juste, excellent, pur, sage et grand, là-haut est l'homme.
C'est-à-dire la nuit en présence du jour.
Son amour semble haine auprès du grand amour ;
Et toutes ses splendeurs poussant des cris funèbres,
Disent en voyant Dieu : « Nous sommes les ténèbres ! »
Dieu, c'est le seul azur dont le monde ait besoin.
L'abîme en en parlant prend l'atome à témoin.
Dieu seul est grand ! c'est là le psaume du brin d'herbe.
Dieu seul est vrai ! c'est là l'hymne du flot superbe.
Dieu seul est bon ! c'est là le murmure des vents.
Ah ! ne vous faites pas d'illlusions, vivants !
Et d'où sortez-vous donc, pour croire que vous êtes
Meilleurs que Dieu qui met les astres sur vos têtes
Et qui vous éblouit, à l'heure du réveil,
De ce prodigieux sourire, le soleil !

Marine Terrace, décembre 1854.

AUGUSTE BRIZEUX

(1806-1858)

DANS UNE ÉGLISE (1)

Argol, en Cornouailles.

La fleur de poésie éclôt sous tous nos pas,
Mais la divine fleur, plus d'un ne la voit pas.
Dans cette pauvre église, à l'heure du silence
Où, seule devant Dieu, la lampe se balance,
Un veillard appuyé sur la grille du chœur,
Les yeux baissés, priait du profond de son cœur,
Et mes pas, qui troublaient les échos d'arche en arche,
Ne firent point lever les yeux du patriarche.
Puis au bas de la nef où j'allais observant,
A genoux, à côté de ses livres d'enfant,
Un petit villageois de six ans, d'un air d'ange,
Les mains jointes priait aussi... concert étrange !
« Sous cette lampe pâle et par ce froid brouillard
Quel sombre désespoir tient courbé ce vieillard,
Et quel beau rêve d'or et d'azur, me disais-je,
Eloigne de ses jeux l'enfant au front de neige ?
Du vieillard, de l'enfant, lequel t'a mieux touché,
Bon Christ aux bras ouverts de la voûte penché ?
Quelle fleur en parfums plus suaves s'exhale,
Seigneur, — la fleur du soir ou la fleur matinale ? »

AUX PRÉCURSEURS (2)

(*Des hymnes de l'Eglise.*)

Disciples du Seigneur bien avant sa venue,
Justes, noble cohorte et souvent méconnue,

(1) Cette pièce est la première du livre deuxième des *Histoires poétiques*.

(2) Pièce XIII de la série intitulée : *Cycle*.

O premiers pères des croyants !
Qui pourrait célébrer par de dignes louanges
Vos espoirs, vos ardeurs ? Frères humains des anges,
Cœurs illuminés, ô voyants !

Ici-bas étrangers, vous méprisez le monde,
Et c'est sur l'esprit seul que votre espoir se fonde
Pour décider des biens promis.
D'en bas vous contemplez les choses éternelles...
O Seigneur, donnez-nous aussi de fortes ailes !
Ailes, fuyons au saint parvis !

ALFRED DE MUSSET

(1810-1857)

L'ESPOIR EN DIEU (1)

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
A ses illusions n'aura pas dit adieu
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse
Qui du sobre Epicure a fait un demi-dieu.
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

(1) Alfred de Musset écrivit ce poème vers la fin de l'année 1837. Il venait de faire de nombreuses lectures philosophiques, « avec une ardeur incroyable », dit son frère, mais sans résultat. Son esprit demeurait inquiet, rempli d'incertitude et avide de vérité. Il déclara un jour : « J'ai assez lu, assez cherché, assez regardé. Les larmes et la prière sont d'essence divine. C'est un Dieu qui nous a donné la faculté de pleurer, et puisque les larmes viennent de lui, la prière retourne à lui. » Paul de Musset, qui rapporte ces paroles, ajoute : « Dès la nuit suivante, il commença l'*Espoir en Dieu.* » (*Bibliographie d'Alfred de*

Je ne puis ; — malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir ;
Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante,
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux ?
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme.
Dans la création, le hasard m'a jeté ;
Heureux ou malheureux je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.

Que faire donc ? « Jouis, dit la raison païenne ;
Jouis et meurs ; les dieux ne songent qu'à dormir.
— Espère seulement répond la foi chrétienne ;
Le ciel veille sans cesse et tu ne peux mourir. »
Entre ces deux chemins j'hésite et je m'arrête.
Je voudrais, à l'écart, suivre un plus doux sentier.
« Il n'en existe pas, dit une voix secrète ;
En présence du ciel il faut croire ou nier. »
Je le pense en effet : les âmes tourmentées
Dans l'un et l'autre excès se jettent tour à tour ;
Mais les indifférents ne sont que des athées ;
Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul jour.
Je me résigne donc, et, puisque la matière
Me laisse dans le cœur un désir plein d'effroi,
Mes genoux fléchiront ; je veux croire et j'espère.
Que vais-je devenir et que veut-on de moi ?

Musset, p. 193). — L'année précédente, dans sa *Lettre à Lamartine*, le poète avait écrit :

Du ciel et de toi-même as-tu jamais douté ?
Non, Alphonse, jamais. La triste expérience
Nous apporte la cendre et n'éteint pas le feu.
Tu respectes le mal fait par la Providence,
Tu le laisses passer et tu crois à ton Dieu.
Quel qu'il soit c'est le mien ; il n'est pas deux croyances.
Je ne sais pas son nom, j'ai regardé les cieux.
Je sais qu'ils sont à lui, je sais qu'ils sont immenses,
Et que l'immensité ne peut pas être à deux.

Me voilà dans les mains d'un Dieu plus redoutable
Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas ;
Me voilà seul, errant, fragile et misérable,
Sous les yeux d'un témoin qui ne me quitte pas.
Il m'observe, il me suit. Si mon cœur bat trop vite,
J'offense sa grandeur et sa divinité.
Un gouffre est sous mes pas ; si je m'y précipite,
Pour expier une heure il faut l'éternité.
Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime.
Pour moi, tout devient piège et tout change de nom.
L'amour est un péché, le bonheur est un crime,
Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation.
Je ne garde plus rien de la nature humaine ;
Il n'existe pour moi ni vertu ni remord.
J'attends la récompense et j'évite la peine ;
Mon seul guide est la peur, et mon seul but la mort.

On me dit cependant qu'une joie infinie
Attend quelques élus. — Où sont-ils ces heureux ?
Si vous m'avez trompé, me rendrez-vous la vie ?
Si vous m'avez dit vrai, m'ouvrirez-vous les cieux ?
Hélas ! ce beau pays dont parlaient vos prophètes,
S'il existe là-haut, ce doit être un désert.
Vous les voulez trop purs les heureux que vous faites,
Et, quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert.
Je suis seulement homme, et ne veux pas moins être,
Ni tenter davantage. — A quoi donc m'arrêter ?
Puisque je ne puis croire aux promesses du prêtre,
Est-ce l'indifférent que je vais consulter ?

Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
A la réalité revient pour s'asservir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût, que je me sens mourir.
Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie
Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter ;
Donnez-moi le pouvoir, la santé, la richesse,
L'amour même, l'amour, le seul bien d'ici-bas !

Que la blonde Astarté, qu'idolâtrait la Grèce,
De ses îles d'azur sorte en m'ouvrant les bras ;
Quand je pourrais saisir dans le sein de la terre
Les secrets éléments de sa fécondité,
Transformer à mon gré la vivace matière,
Et créer pour moi seul une unique beauté ;
Quand Horace, Lucrèce et le vieil Epicure,
Assis à mes côtés m'appelleraient heureux,
Et quand ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux,
Je leur dirais à tous : « Quoi que nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard ; le monde s'est fait vieux,
Une immense espérance a traversé la terre ;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux ! »

Que me reste-t-il donc ? Ma raison révoltée
Essaie en vain de croire et mon cœur de douter.
Le chrétien m'épouvante, et ce que dit l'athée,
En dépit de mes sens, je ne puis l'écouter.
Les vrais religieux me trouveront impie,
Et les indifférents me croiront insensé.
A qui m'adresserai-je et quelle voix amie
Consolera ce cœur que le doute a blessé ?
Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité,
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes ?
Quels sont leurs arguments et leur autorité ?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre (1)
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels ;
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels (2).
Je vois rêver Platon et penser Aristote ;
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.

(1) Système des Manichéens. (*Note d'A. de Musset.*)
(2) Le théisme (*Id.*).

Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote ;
On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être ;
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons ;
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître ;
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible ;
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout ;
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine (1).
Enfin sort des brouillards un rétheur allemand (2)
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté.
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes.
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains ; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien, prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous, sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon ; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.

---

(1) Locke (*note d'A. de Musset*).
(2) Kant (*Id.*).

Si le ciel est désert, nous n'offensons personne ;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié !

O toi que nul n'a pu connaître
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir !

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi ?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
A tenter notre bonne foi ?

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux ;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve ; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence
Et de faire épeler ton nom.

De quelque façon qu'on t'appelle,
Bramah, Jupiter ou Jésus,
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâce du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie ;
L'oiseau te chante sur son nid ;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire ;
Rien de toi n'est perdu pour nous ;
Tout prie, et tu ne peux sourire
Que nous ne tombions à genoux.

Pourquoi donc, ô Maître suprême !
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant ?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté,

Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux,
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux ?

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord ?
A quoi bon le crime et la peste ?
O Dieu juste ! pourquoi la mort ?

Ta pitié dut être profonde,
Lorsque avec ses biens et ses maux,
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos.

Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu ?
Le doute a désolé la terre ;
Nous en voyons trop ou trop peu.

Si ta chétive créature
Est indigne de t'approcher

Il fallait laisser la nature
T'envelopper et te cacher.

Il te resterait ta puissance,
Et nous en sentirions les coups ;
Mais le repos et l'ignorance
Auraient rendu nos maux plus doux.

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité,

Mais, si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir,
Si, dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir,

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création,
Soulève les voiles du monde
Et montre toi, Dieu juste et bon !

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux
Comme une légère rosée
S'évanouiront dans les cieux.

Tu n'entendras que tes louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,
Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour ;

Et, dans cet hosannah suprême,
Tu verras, au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la Mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.



Les Pèlerins d'Emmaüs, *par* Rembrandt.

TH. DE BANVILLE

(1823-1891)

BALLADE A LA SAINTE-VIERGE (1)

Vierge Marie ! après ce bon rimeur
François Villon, qui sut prier et croire,
Et qui jadis, malgré sa folle humeur,
Fit sa ballade immortelle à ta gloire,
Je chanterai ton règne et ta victoire.
Ton diadème éclate avec fierté
Et sur ton front il rayonne, enchanté.
Mille astres d'or frissonnent sur tes voiles.
Tu resplendis, ô Lis de pureté,
Dame des Cieux, dans l'azur plein d'étoiles.

Mère sans tache, entends notre clameur
Et sauve-nous du mirage illusoire !
Vierge, à travers le monde et sa rumeur
Guide nos pas tremblants dans la nuit noire !
Luis, Porte d'Or ! Apparais, Tour d'Ivoire !
Toujours le Mal, avec peine évité,
Poursuit notre ombre, et dans l'obscurité,
Pour nous meurtrir, ce chasseur tend ses toiles.
Aide-nous, toi dont le Fils a lutté,
Dame des Cieux, dans l'azur plein d'étoiles !

Conduis le faible ! Eveille le dormeur !
Parfois le sombre Océan sans mémoire
Rit à nos yeux troublés, comme un charmeur,
Et montre un flot calme et rayé de moire
Comme une source où la biche vient boire ;
Puis il devient un gouffre épouvanté !
Quand le marin sent l'orage irrité
Briser ses mâts et déchirer ses voiles,

(1) Poésies complètes, E. Fasquelle, édit.

Tu fais pour lui briller une clarté,
Dame des Cieux, dans l'azur plein d'étoiles !

ENVOI

Reine de grâce et Reine de bonté,
Aide et soutiens notre fragilité.
Fuyant l'abîme affreux que tu nous voiles,
Fais que notre âme arrive en liberté,
Dame des Cieux, dans l'azur plein d'étoiles !

CHARLES DE POMAIROLS

A L'EGLISE (1)

Avec le peuple, ami de l'ancienne observance,
J'entre à la vieille église, où, dans ma douce enfance,
Je voyais s'incliner mon père plein de foi,
Où ma mère venait toujours prier pour moi,
Où joyeux de servir près de l'autel rustique,
Je chantais posément quelque simple cantique
En m'unissant aux voix des jeunes compagnons
Avec qui, revêtus de blanc, nous balancions
Les vapeurs de l'encens lentement dissipées.
Je trouve maintenant ces places occupées
Par d'autres, et, ravis en de libres essors,
D'autres enfants, heureux comme j'étais alors,
Chantent à pleine voix des cantiques de fête...

(1) Extrait du recueil, paru chez Plon en 1904, sans nom d'auteur, intitulé : *Pour l'enfant*. Ce livre est « un monument élevé par la douleur d'un père au souvenir d'une fille morte prématurément », comme le dit M. Paul Bourget, qui ajoute : « Ce volume me semble marquer un renouveau dans l'élégie contemporaine ». *Etudes et Portraits*, t. III, p. 332.)

A ce charme ingénu que leur âge reflète,
A ces frais souvenirs d'un espoir enchanté,
La douleur plonge en moi son fer ensanglanté,
Moi qui pleure en mon âme autrefois réjouie
L'enfance la plus chère, hélas ! évanouie,
Atteinte dans sa fleur par l'affreux coup mortel !...
Voilà que, maintenant, des marches de l'autel,
Le prêtre se détache avec ses acolytes,
Portant dévotement entre ses mains bénites
L'ostensoir d'or qui vient, de gloire environné,
Passer parmi les rangs du peuple prosterné ;
Et les enfants de chœur au regard d'innocence,
Devant le dais sacré que leur main pure encense,
Et les hommes pieux, tenant de clairs flambeaux,
S'avancent au-dessus des dalles des tombeaux.
Et l'ostensoir brillant de ses rayons de fête,
Et le prêtre qui marche en inclinant la tête,
S'approchent, et l'Hostie est là contre mes yeux,
Dans la blanche clarté d'un orbe radieux,
Jetant sur la douleur empreinte à mon visage
Tant d'éblouissement de son divin passage !...
O Dieu de mon enfance, ô vous, Dieu de douceur,
Qui venez de nouveau là tout près de mon cœur,
Secourez-moi ! donnez à ma peine cruelle
La pleine vision de la vie éternelle !
J'aspire et je gémis : accordez-moi l'espoir
Et la force jusqu'au délice du revoir !
Donnez-moi de passer bien vite sur la terre
Pour m'enfuir vers l'enfant là-haut dans le mystère !

LOUIS LE CARDONNEL

LA POURSUITE DIVINE (1)

O mon Dieu, vous avez des ruses adorables
Pour triompher des cœurs et vous les attacher,
Car vous êtes épris de ces cœurs misérables.

Jusqu'au bord de l'Enfer vous courez les chercher,
Et, vous penchant sur eux doucement, vous leur dites
De céder à l'Amour et de ne plus pécher.

Puis, si l'enchantement des vanités maudites
Ne les a pas lassés, vous ne vous lassez pas,
Vous, de renouveler vos ardentes poursuites.

Vous allez devant vous et vous tendez les bras ;
Il faudra que demain la brebis égarée
Y repose, arrachée aux ronces d'ici-bas.

Ah ! comme en Emmaüs, dans la calme soirée,
Qu'au moins, sur votre sein, vers le tomber du jour,
Nous appuyions, Seigneur, notre tête éplorée !

Et que nos cœurs, longtemps cherchés par votre amour
Afin qu'ils n'aillent pas, rejetés de la Gloire,
Loin de Vous, dans la nuit, se crisper sans retour,

Vous laissent remporter la dernière victoire.

CONSECRATION

Aux jours de ma jeunesse ardente et solitaire,
Du fond de mes péchés vous m'attiriez à Vous,
O Dieu ! dont les desseins sont voilés de mystère.

---

(1) Extrait du recueil : *Poèmes* (*Mercure de France*, Ed.), ainsi que la pièce qui suit.

Partout vous me suiviez comme un amant jaloux ;
Vous faniez pour mon cœur, d'avance, toutes joies ;
Vous me faisiez pâlir des plus amers dégoûts.

Chasseur, vous m'attendiez, déguisé sous mes proies,
Et je marchais, vaincu déjà, dans vos chemins,
Quand je croyais errer encore dans mes voies,

A présent me voilà tout entier dans vos mains ;
Vous m'avez rajeuni pour votre œuvre future,
En trompant les calculs et les pensers humains.

J'ai traversé l'angoisse et connu la torture,
Seigneur, mais votre force a chaque fois dompté
Les émois qui troublaient ma fragile nature.

Et maintenant, soldat de votre volonté,
Ame en qui, par torrents, vos grâces sont venues,
Dans le renoncement trouvant ma volupté,

Plein d'espoir je m'en vais vers des croix inconnues.

Mme CLAIRE VIRENQUE (1)

JE VOUDRAIS...

Je voudrais que l'on dise à tous les affamés
D'idéal, de bonté, d'entente fraternelle :
« Venez, vous qui voulez une vie haute et belle.
Venez à nous, pour être heureux, pour être aimés ! »

(1) Mme Claire Virenque, qui a publié récemment à la *Bibliothèque du temps présent* un recueil de poèmes : *Les souvenez-vous*, dont nous extrayons la pièce *Je voudrais*, a fondé un prix annuel de poésie spiritualiste qui a été décerné pour la première fois en 1910 ; par suite de libéralités nouvelles, il a été possible de couronner plusieurs lauréats ; on trouvera dans les pages qui suivent des poèmes de deux d'entre eux : MM. Noël Nouet et André Lafon.

Etre heureux !... être aimés !... Paroles merveilleuses
Qui semblent distiller du bonheur et du jour !...
Etre aimés !... Tous viendraient à l'espoir de l'amour,
A cet appât divin des minutes heureuses.

Seigneur, vous avez dit : « Venez ! » Vous l'avez dit,
Et vous le répétez comme un père, sans cesse.
Celui qui vient à vous pratique la sagesse
Et vous l'élèverez ainsi qu'il est écrit.

Combien sont-ils qui comprennent votre promesse,
Qui veulent en goûter la douceur ici-bas,
Et qui mettent leurs pas affermis dans vos pas,
Même si le chemin est rugueux et les blesse ?

Combien sont-ils ceux qui, dans la simplicité,
Vous aiment avec joie au profond de leur être,
Et vous ayant cherché, savent, ô divin Maître,
Qu'en Vous trouvant, ils ont enfin la Vérité !

Ceux-là sont les aimés, car la béatitude
Fleurit, ainsi qu'un lis, dans leur cœur, chaque jour ;
Ceux-là sont les heureux, car, plus leur tâche est rude,
Plus ils vont pratiquant le Pardon et l'Amour.

Pardon, d'abord à ceux qui nous furent hostiles,
A ceux qui vers le mal dirigent leurs efforts,
A ceux qui sont méchants parce qu'ils sont plus forts,
A ceux qui sont méchants parce qu'ils sont débiles !

A tous, le saint pardon que vous voulez de nous,
A tous, nos bras ouverts pour la sincère étreinte,
A tous, notre douceur quand leur haine est éteinte,
Pardon à tous, Seigneur en Vous, par Vous, pour Vous !...

Puis amour dans nos mains au-dessus des misères,
Amour, dans chaque geste, amour dans chaque appel,
Et cet élan d'amour étant essentiel,
Amour, trois fois Amour, dans toutes nos prières !

Oui, que ce soit l'amour qui fait, quand nous prions,
S'élever jusqu'à Vous notre âme libérée,

Et que ce soit l'amour dont la flamme sacrée
Vienne allumer en nous un foyer de rayons.

Seigneur, que cet immense amour soit mon partage ;
Qu'il m'entraîne aux sommets d'où l'on voit la beauté.
Oh ! n'être qu'un flambeau, n'être qu'une clarté,
Une chose d'amour très pur — pas davantage !

ROBERT VALLERY-RADOT (1)

LA PRESENCE (2)

Comme il est doux de vivre en vous, mon Bien-Aimé !
Mon cœur à se le dire en est tout embaumé !
O mon amour, je vous retrouve avec délice
Dans le fruit mûr, la fleur éclose, l'azur lisse !
Vous remuez l'ombre des feuilles. Cher émoi,
De vous sentir toujours présent autour de moi !
Aussitôt qu'un désir me naît, je vous consulte ;
Comme un enfant je tiens votre main et j'exulte
De voir, de respirer, d'entendre, et de songer
Combien ma tâche est claire et mon fardeau léger !
Je vais, si je rencontre un pauvre, je lui donne ;
Si mon frère m'a fait du mal je lui pardonne ;
Puis je chante que je vous aime infiniment
Et qu'on ne peut être joyeux qu'en vous aimant ;
Que vous êtes le feu sacré de mes pensées
Et la candeur qui luit aux yeux des fiancées.
Je marche ; l'aubépine embaume le chemin
Et je serre de plus en plus fort votre main.
Toutes les nuits nous retrouvons la même auberge ;

(1) M. Robert Vallery-Radot est membre du jury chargé de décerner les prix de poésie spiritualiste.

(2) Tirée de son recueil *L'Eau du puits* (Editions de la *Revue des Poètes*, 1909.)

Oh ! qu'on est bien lorsque c'est Dieu qui vous héberge !
Avidement je me nourris du pain des forts
Et, pareil à Saint Jean, contre vous je m'endors...
Alors, vous me parlez de l'amour et j'écoute :
Vous me dites le Bon Pasteur, la bonne route,
L'entier oubli de soi, le figuier réprouvé,
Le royaume semblable au grain de sénevé,
La lampe de la vierge sage, la prière,
Le calice, la source vive, la lumière,
L'aurore qui blanchit, les blés qui vont germer...

Oh ! qu'il est doux de vivre en vous, mon Bien-Aimé !

BEATITUDE

O Dieu martyr, ô Dieu lumineux, ô Dieu juste,
Qui m'avez fait vivant par votre mort auguste,
Je baise éperdument vos pieds percés de clous ;
J'y demeure à jamais, farouche, ivre, jaloux
D'étreindre contre moi la vérité suprême
Et de boire l'amour à la source elle-même !
Ma bouche est là, brûlée au feu de votre sang,
Et j'écoute mon cœur battre, vaste et puissant.
Hors du temps, hors du nombre, au-dessus de l'espace,
Loin des lueurs d'un jour, loin des ombres qui passent,
Loin du monde, loin de la mort, loin du charnel,
Dans la sérénité du ciel originel.

NOËL NOUET

HYMNE PASCAL (1)

Alleluia ! Chantons, chrétiens, cloches, oiseaux !
Un nouveau jour paraît comme un lis sur les eaux
Et c'est un matin plein d'allégresse angélique !
La terre va lancer d'elle-même un cantique :
Ecoutons, admirons, saluons, bénissons !
Chœurs du monde et des cieux montant à l'unisson
Au lever du soleil sur les plaines en joie !
Tout le printemps terrestre est en fête et verdoie,
Et le printemps des chœurs s'évanouit en lui
Comme un iris humide et frais parmi les buis.

Bonheur d'âme parmi le grand bonheur des choses !
O double renouveau ! Aube en apothéose !
L'espoir miraculeux de la vie à jamais
Eclôt divinement dans l'herbe des sommets
Et s'unit aux frissons perpétuels des sèves.
Les rejetons noueux sont plus forts que les glaives
Et l'Amour t'a vaincue, ô Mort, au bord des cieux !

Alleluia ! Chantons ! Le nuage est joyeux,
La vapeur virginale est comme une bannière,
Le cri de l'alouette est rempli de lumière
Et les saints carillons volent parmi les bois,
Au milieu des bourgeons entr'ouverts, sur les toits,
Et sur la haie en fleurs, l'eau de la mare pleine,
La brune giroflée et la fraîche fontaine,
Comme des drapeaux clairs emportés par le vent.
A l'odeur des jasmins va se mêler l'encens,
Et nous disperserons en des strophes pieuses
Nos émerveillements dans les nefs glorieuses,
Tandis que les coteaux que va dorer l'été
Frémiront en l'honneur du pur Ressuscité !

(1) Tiré de : *Les Etoiles entre les feuilles* (*Bibliothèque du Temps present*, 1910).

FRANÇOIS MAURIAC

L'EXAMEN PARTICULIER (1)

Dans la prairie, au long des minces peupliers,
Je marche lentement, la tête un peu baissée,
Et craignant que s'égare au hasard ma pensée,
Je m'isole pour l'examen particulier.

Cependant que la voix doucement importune
D'un jeune homme qui fait tout haut ses oraisons
Monte sous la verdeur des jeunes frondaisons,
Mon âme est une trouble et profonde lagune
Où je jette la sonde et cherche les bas-fonds.

Mon Dieu, sous le pardon de votre ciel, ce soir
Je découvre humblement le fardeau de misère
Que je portais au fond de moi, sans le savoir,
Dans l'ingénuité de mon âme légère...

Si légère, qu'au long des jours et des années,
Elle a toujours cherché le tumulte et le bruit,
Redoutant plus que tout ce silence des nuits
Qui nous met face à face avec la destinée...

Dans l'allée ondulante et unie à souhait
Pour que l'on y médite un à un les mystères,
Je croise des amis souriant de se taire
Et de me saluer d'un petit geste austère...

Je songe à tout le bien que mon âme eût pu faire
A l'âme rencontrée, et qu'elle n'a pas fait.

Je songe que de Vous, ô mon Dieu, séparé,
J'aimai les vieux pastels, les fleurs, les livres rares,
L'étoffe douce où longuement les doigts s'égarent
Et fus triste — goûtant le bonheur de pleurer...

---

(1) Tiré de son recueil : *Les mains jointes* (*Bibliothèque du Temps présent*, 1910.)

On ne me vit jamais errer sur les chemins
Où la foule s'épand, fleuve mélancolique ;
Avec les vers en moi chantant et la musique,
J'étouffais les appels et les sanglots humains.

Mais, prodige d'amour, de pardon et de grâce !
Vous n'avez pas voulu que mon cœur fut banni
Du banquet nuptial, — ô pitié jamais lasse ! —
Et remède infini près du mal infini,
Si grand que soit ce mal, votre amour le dépasse.

Je retourne à la vie, ardent, joyeux et fort,
Le cœur pacifié, l'âme encore éblouie,
Comme l'apôtre au soir des visions inouïes
Et qui silencieux descendait du Thabor,

Comme ceux-là qui sur le chemin d'Emmaüs,
A cette heure où la nuit est à venir si lente,
Sentaient, dans la douceur du soir, leur âme ardente,
Cependant que vous leur parliez — Seigneur Jésus.

ANDRÉ LAFON (1)

I

Vous avez dit : « Heureux ceux qui sans voir ont cru. »
Et moi, moi qui savais la profonde parole,
J'ai pu durant ces jours que, dans la parabole,
Vous dites un passage obscur et bref, j'ai pu
Douter que par vous seul ma force fût gardée,
Et crier comme au soir tragique de Judée
Votre apôtre Thomas : « Je veux voir... » Et j'ai vu !
Mais si mon âme en reste éperdue et frappée,
Si j'ai courbé ce front qui bravait, clos mes yeux,

(1) Les trois pièces de M. André Lafon sont extraites de son volume : *La Maison pauvre.* (*Bibliothèque du Temps présent*, 1910.)

Suffira-t-il, ô Vous, que la voix retrouvée,
Comme Thomas, la main sanglante de vos plaies,
Je vous dise en tremblant : « Mon Seigneur, et mon
[Dieu ! »

II

Je songe, pénétré d'un grandissant effroi,
Que vous pourriez venir, ô mon Dieu, tout à l'heure,
Hôte toujours prochain de qui notre demeure
Sait si mal rendre digne et sa porte et son toit.
Je songe qu'à l'instant vous pourriez me surprendre,
Me nommer en disant : « Lève-toi, me voici !
La table est-elle prête, et ton âme à m'attendre
Mit-elle son unique et plus constant souci ? »
Et je vois devant vous cette âme qui dérobe
Un visage honteux et ses regards baissés,
Tremblante de ne tendre à vos doigts offensés,
Ainsi qu'une pauvresse au creux noir de sa robe,
Que des fruits sans éclat, par terre ramassés.

III

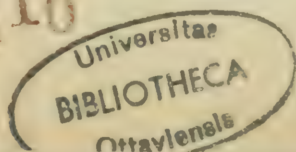
« C'est donc toi, dites-vous, et ton erreur s'achève.
Pauvre être, laisse-toi pleurer ; ne sais-je pas ?
Mais comment croyais-tu que s'éloignât mon pas
Quand l'appel émouvant d'un cœur faible s'élève ?
Il est vrai, tu ne vins que par tous délaissé ;
Mais ce n'est qu'après tous qu'on me trouve moi-même.
Et l'instant de ces pleurs sur mes pieds traversés
Je l'attendais sans peur pour toi puisque je t'aime.
Va, chasse cette crainte à me montrer tes yeux.
Tout ce qu'ils n'osent pas avouer se devine ;
Tu reviens, il suffit... Mais ce front qui s'incline
Les roses du pardon ne le ceindront que mieux.
Viens les cueillir dans le jardin qui sent la pluie
Et le pollen des lis. L'orage éteint son bruit ;
Si le sol glisse encor, prends ma main... » Le ciel luit
Sur les fleurs maintenant toutes épanouies.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

475—3—12. Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris.



530 — Imprimerie LANDAIS, Paris